Comte Camille de RENESSE

JÉSUS-CHRIST

ses Apôtres et ses Disciples

AU XXme SIÈCLE



BRUXELLES
Imprimerie Veuve Désiré Brismée
11, rue de la Prévôté, 11

1901

DÉDICACE

A Monsieur l'Amiral RÉVEILLÈRE

à Brest.

Cher et très honoré Confrère,

Après avoir passé quarante ans sur tous les océans du monde, parmi les épreuves et les dangers de toute sorte, « adoré de vos hommes, incomparable aux jours de péril par l'énergie et le sang-froid », comme l'écrit un de vos officiers, après avoir parcouru en tous sens les cinq parties du monde, vous aviez droit au repos bien mérité; mais vous vous êtes persuadé n'avoir pas assez fait pour la France, et vous avez consacré vos dernières années au relèvement moral de la patrie. Vos œuvres : — La Conquête de l'Océan — Un coup de sonde dans l'Océan des mystères – Autour du Monde — Les trois Caps — Méditations d'un Autarchiste — Contre vent et marée – Croix et Croissant — Politique autarchiste – etc., etc., — vous ont placé au premier rang des penseurs, des philosophes et des hommes de

lettres, comme vous l'étiez parmi les commandants les plus populaires de vos armées navales.

Un hasard nous mit en rapports. Le magnifique discours que vous prononçâtes comme Président d'honneur des Bleus de Bretagne, en 1898, au sujet du général Hoche, me fit connaître notre similitude de sentiments et d'aspirations sur les choses religieuses, politiques et sociales. Depuis lors, des relations de plus en plus intimes s'établirent entre nous, et vos encouragements n'ont pas peu contribué à me lancer avec plus d'ardeur dans la lutte contre les préjugés, contre l'erreur et le mensonge. Adoptant votre devise : « Honorer Dieu, aimer l'humanité, agir en brave », j'écris ce volume, que je vous dédie, sans crainte des anathèmes que ma franchise va soulever autour de moi, et avec la conviction profonde que je ne puis davantage honorer Dieu et prouver mon amour de l'humanité qu'en luttant avec énergie contre les causes de démoralisation qui empoisonnent votre beau pays de France et le mien.

Veuillez agréer, mon cher et très honoré confrère, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.

Cte DE RENESSE.

Nice, Château Beaulieu, 1er Octobre 1900.

JÉSUS-CHRIST

ses Apôtres et ses Disciples

AU XXme SIÈCLE

I

Il y a dix-neuf siècles que le Christ a prêché sa religion de paix, de charité et d'amour.

Il y a dix-neuf cents ans qu'il a dit aux hommes : « Aimez-vous les uns les autres, faites aux autres le bien » que vous voudriez qui vous fût fait à vous-mêmes, ne » faites pas à votre prochain le mal que vous ne voudriez » pas qui vous fût fait » (*). En ces quelques mots, et avec l'adoration de Dieu, de l'Être Suprême, le Christ résumait toute la Loi.

Nous arrivons au vingtième siècle, et les hommes se haïssent les uns les autres, et les hommes s'arment de plus en plus les uns contre les autres, et les nations entretiennent des armées plus formidables que jamais, et les moyens de destruction les plus effroyables emplissent les

(*) St Matth., chap. xxii, § 37, 38, 39, 40.

arsenaux, et pour entretenir ces innombrables armées, pour fabriquer ces engins de carnage de plus en plus destructeurs et meurtriers, on accable les peuples d'impôts, on les ruine, de telle sorte que l'on peut prévoir à brève échéance la guerre terrible et fratricide, inévitable, fatale, qui couvrira l'Europe, qui se dit chrétienne, de millions de cadavres.

Nous arrivons au vingtième siècle, et de la religion de paix et de fraternité, de charité et d'amour du Christ, nous avons fait la religion de haine, de terreur et de crime. De la *Bonne Parole* de Jésus de Nazareth nous avons fait l'Evangile du sang.

Le Christ devait racheter les hommes d'une faute originelle, les rendre meilleurs et plus parfaits, les rapprocher de Dieu. Comment les hommes sont-ils devenus pires, plus intolérants, plus fanatiques que ceux qui le crucifièrent, plus acharnés dans leurs haines et plus cruels ?

Nous arrivons au vingtième siècle, et cette religion de paix, de fraternité, de charité et d'amour, qui aurait dû couvrir le monde en un si long espace de temps, tant elle était humaine, vraiment divine et belle, reste incomprise encore et inconnue à plus d'un milliard d'hommes sur quatorze à quinze cent millions d'habitants.

Est-ce le Christ qui n'a point accompli sa promesse d'être avec ses apôtres jusqu'à la consommation des siècles ? Ou sont-ce ses apôtres qui l'ont abandonné, trahi, pour mieux dominer les souverains et les peuples, pour mieux assouvir leurs passions, pour accaparer plus de puissance et d'honneurs, pour ramasser plus d'or ?

Cette promesse du Christ ne devait être que conditionnelle, car évidemment il ne pouvait lui venir à l'idée de se faire complice des innombrables crimes que ces apôtres ou ceux qui prétendaient l'être ont commis après les premiers siècles du christianisme et commettent encore

en son nom. L'histoire en est remplie, en est à chaque page ensanglantée.

Ou le Christ est Dieu, comme l'ont prétendu les Pères de l'Eglise depuis saint Jean l'Evangéliste et saint Paul et surtout depuis le Concile de Nicée, et dans ce cas il devait inspirer à ses apôtres, aux pasteurs des peuples, l'esprit de loyauté, de justice, de tolérance, d'abnégation dont il avait donné le si sublime exemple, et cela afin que les hommes ne fussent pas induits en erreur par ceux-là mêmes qui se disaient ses mandataires, ou bien il n'est pas Dieu si l'on prouve que ces mandataires, que ces disciples, les pasteurs des peuples, ont outrageusement pratiqué l'astuce, l'injustice, l'intolérance, se sont livrés à l'ambition, à la spéculation, à la cupidité, enseignant aux hommes à se haïr au lieu de s'aimer, leur donnant l'exemple de l'hypocrisie au lieu de l'exemple de la droiture.

Comment expliquer logiquement que le Christ-Dieu qui avait chassé les marchands du temple à Jérusalem ne les ait pas chassés à coups de lanières de la surface du monde ?

II

Il y a dix-neuf siècles que le Christ a prêché sa religion de paix, de fraternité, de charité et d'amour.

Il y a dix-neuf cents ans qu'il a dit à ses apôtres : « N'amassez point de trésors sur la terre où la rouille et » les vers les consument... Vous ne pouvez servir en » même temps Dieu et les richesses. » Et depuis dix-neuf cents ans, ses apôtres n'ont songé qu'à accumuler richesses

sur richesses, trésors sur trésors, à se bâtir des palais somptueux, des monastères immenses et d'une opulence inouïe, à se vêtir de pourpre, de soie et d'or.

« Allez et prêchez, leur disait-il ; n'ayez ni or, ni argent, » ni autre monnaie dans vos ceintures, point de sac de » voyage, ni souliers, ni bâton. » Et les apôtres du Christ ont ébloui le monde de leur luxe insensé, dépassant celui des plus grands rois et empereurs de la terre, prélevant jadis la dîme, rançonnant aujourd'hui pauvres et riches au nom du ciel, du purgatoire et de l'enfer.

Le Christ a dit à ses apôtres et à ses disciples : « Lors- » que vous voudrez prier, priez Dieu en secret, entrez » dans votre chambre et fermez-en la porte... N'affectez » pas de parler beaucoup, comme font les païens, qui » s'imaginent qu'à force de paroles, ils seront exaucés. » Dieu sait de quoi vous avez besoin, avant que vous ne » le lui demandiez ». Et les apôtres ont composé de longues prières comme les païens, des oraisons innombrables, des litanies de toute espèce, ont bâti des temples infiniment plus ornés, plus riches que le temple de Jérusalem, que les plus merveilleux théâtres, y ont organisé des représentations fastueuses telles que n'en ont jamais imaginées les nations les plus idolâtres, y donnent aujourd'hui simultanément sermons, conférences, cérémonies, spectacles et concerts payants, à grand renfort de carillon, de cloches, de bourdons et de réclame.

Le Christ a dit aussi : « Ne jugez point afin que vous ne » soyez point jugés, car vous serez jugés selon que vous » aurez jugé les autres ». Et les apôtres ont élevé des tribunaux exceptionnels devant lesquels ils ont appelé les rois, les empereurs et les peuples afin de les courber sous leur omnipotence. Ils ont établi des tribunaux secrets où ils ont appliqué la question et les tortures les plus épouvantables. Ils ont imaginé des raffinements de supplices

plus cruels que ceux qu'avaient inventés les tyrans de l'antiquité, les barbares. Ils se sont fait juges de tout ce qui pouvait entraver ou gêner leur ambition, leur rapacité, leur cupidité, leur soif de domination, de luxe et de luxure.

Le Christ a dit encore : « Gardez-vous des faux pro-» phètes qui viennent à vous comme des brebis et qui au » dedans sont des loups affamés, dévorants » (*).

Et les faux prophètes sont venus avec des croix pectorales d'émeraudes, de topazes, de saphirs, de brillants et de rubis, suspendues à des chaînes d'or massif, avec des tiares et des mîtres resplendissantes de perles et de pierres précieuses, vêtus de soie, de brocard et de pourpre, imitant d'abord la voix innocente et douce des brebis, mais affamés dans leur cœur de désirs effrénés, insatiables, cruels et dévorants comme des loups, répandant autour d'eux la terreur, la misère et la haine. Nul de ceux qui connaissent les Evangiles et l'Histoire n'osera me démentir.

III

Environ mille ans avant le Christ, le Brahmanisme se substituait au Védisme, la plus ancienne religion de l'Inde, qui personnifiait les grandes forces et les phénomènes de la nature.

L'axiome du Brahmanisme était que » ex nihil nihil fit » (de rien, rien ne se produit), d'où les transformations éternelles de la matière, la transmigration des âmes et l'affranchissement successif de la transmigration par l'absorption de l'âme individuelle dans l'âme universelle.

(*) St Matth., ch. vii. 15.

En somme, le *panthéisme* qui plus tard fut aussi la religion des Druides.

Six siècles avant Jésus-Christ, un Dieu naissait d'une vierge dans une ville de l'Inde, tout comme était issu d'une vierge également, quelques siècles avant lui, *Krischna*, incarnation de *Viehnou*, la Trinité hindoue, tout comme le Christ naquit plus tard à Bethléem. Ce Dieu, *Gautama Çakia-Mouni*, comprit que les misères de l'humanité étaient inséparables de l'existence; que l'existence misérable avait principalement pour cause les passions et les désirs immodérés; que le seul espoir de délivrance du renouvellement éternel par l'éternelle transmigration, était la destruction des désirs insensés et des passions violentes; qu'il fallait *combattre surtout l'ignorance, par le moyen de la science* qui montre la vérité des choses de cette terre, la folie de s'attacher aux objets périssables, la possibilité et la nécessité de se dégager des liens de la matière par l'élévation de l'esprit et du cœur et par l'amour du prochain qui fait désirer le bonheur et le salut de tous les êtres autant que le sien propre.

Comme Jésus-Christ, qui resta quarante jours dans le désert, Çakia-Mouni, six siècles avant Jésus-Christ, demeura quarante-neuf jours dans la forêt hindoue sous l'arbre de Bô, jeûnant et méditant, repoussant victorieusement les attaques et les tentations de Mâra, l'esprit du mal, puis il prit son chemin vers Bénarès, comme Jésus, plus tard, vers la Galilée, et prêcha sa doctrine à ses premiers disciples qui devinrent le noyau de la secte nouvelle, le Bouddhisme.

Ce rapprochement de trois Dieux naissant à six et dix siècles d'intervalle, issus tous trois d'une vierge, enseignant à peu près les mêmes principes, la même doctrine humanitaire, est tout au moins étrange.

Cinq siècles après Jésus-Christ naissait non pas un Dieu, mais un prophète, *Mahomet*, qui au nom de Dieu, d'Allah, enseignait aussi une religion nouvelle.

Ces trois religions se partagent encore la plus grande partie du monde.

Le brahmanisme et le bouddhisme, la plus nombreuse, qui date de deux mille cinq cents à trois mille ans, compte encore six cent trente millions d'adeptes. Le catholicisme ne compte que deux cent millions d'adhérents, le protestantisme, cent quatre-vingt-dix millions, le mahométisme, deux cent soixante-quinze millions environ.

Ces trois religions qui, à leur début, paraissaient devoir régénérer l'humanité, rendre les hommes meilleurs, apporter une plus grande somme de félicité, de perfectionnement moral et matériel, de progrès en un mot, ont, après les premiers temps de foi naïve, de généreuses espérances, fait faillite à leur programme.

Les conditions d'existence sont devenues pires, l'exploitation des faibles par les forts est devenue sans cesse plus intolérable, l'ignorance s'est accrue dans les masses abruties par les lithurgies compliquées par les formules obscures, ténébreuses, la charité s'est changée en intolérance, en persécutions, l'amour du prochain a fait place à la haine.

Est-ce la faute des Dieux ou des prophètes ?

Nullement. Ils étaient sincères, ils étaient justes, ils avaient étudié les plus sérieux problèmes, ils avaient approfondi les relations de l'humanité avec l'Etre suprême, ils avaient compris les liens étroits qui mettent les lois de la nature en harmonie avec l'immatériel, qui unissent les éternelles transformations de la matière à l'éternelle force que l'on devine et qui les dirige.

Mais les apôtres de Krischna, de Çakia-Mouni, comme ceux du Christ, comme ceux de Mahomet ont eu vite fait

de transformer à leur profit les enseignements des Dieux et des prophètes, de travestir leur pensée, de dénaturer leur parole, de trafiquer de l'enthousiasme que leur apparition sur la terre avait soulevé dans tous les cœurs avides de vérité et de lumière, d'établir des doctrines, des règles nouvelles, de multiplier les sacrifices, les prières, les cérémonies lucratives, de diviser les hommes au lieu de les rapprocher, pour mieux les asservir et les dépouiller, d'étouffer toute science, toute velléité de réfléchir ou de penser, tout examen, toute discussion.

Dans le catholicisme quelques rares apôtres sont restés plus fidèles au Christ qu'à l'Eglise, saint François d'Assise, le fondateur des franciscains au XIII[e] siècle, le moine Savonarole au XV[e], le dominicain Giordano Bruno au XVII[e]. Ces deux derniers furent brûlés vifs par ordre de l'Inquisition, le premier plus modeste et moins dangereux fut canonisé, ce qui parut le moyen le plus habile d'empêcher le développement de sa doctrine purement humanitaire, démocratique et socialiste.

IV

L'ignorance des peuples a fait de tout temps la force des apôtres. Aussi les apôtres et les théologiens se sont-ils efforcés de l'entretenir.

Leur œuvre a été une œuvre de ténèbres.

Anciennement, lorsque les Livres Saints, les manuscrits enfermés dans les églises et les couvents, n'étaient pas à la portée de tous, leur besogne était simple et facile. Les laïques n'en avaient nulle notion ni connaissance.

Depuis l'invention de l'imprimerie et depuis la Réforme cette besogne est devenue de jour en jour plus difficile, plus compliquée.

Il ne suffisait plus en effet d'enfermer les sources de la foi dans une armoire, derrière un mur infranchissable. La lumière avait enfin jailli, il fallait l'étouffer.

Avec une adresse incroyable, grâce à leur omnipotence, à leur richesse, et grâce surtout à l'ignorance des masses, les apôtres ont lutté avec énergie contre toute lumière, contre toute émancipation de la pensée. Ils ont en ces derniers temps eu l'habileté de s'emparer des livres et de la presse. Jadis avec le père Loriquet ils travestissaient l'histoire, aujourd'hui ils travestissent les faits de chaque jour, ils s'accaparent de l'opinion publique non plus par l'obstruction et par la conspiration du silence, mais par l'intrigue, par les journaux qu'ils rédigent ou qu'ils achètent et par la puissance de l'argent.

Les masses incapables de s'instruire faute de temps, faute de documents, faute d'éducateurs loyaux et sincères, restent crédules, craintives, abruties, exploitables sans vergogne et sans merci.

Ainsi elles s'imaginent que le Christianisme et le Catholicisme, d'institution divine, ont été fondés par le Christ dans leur forme actuelle. Le plus grand nombre est persuadé que le Christ a dicté lui-même les Evangiles, qu'ils ont tout au moins été dictés par le Saint-Esprit, qu'étant inspirés par Dieu, les quatre Evangélistes sont d'accord, ne diffèrent que par la forme ou par d'insignifiants détails.

Les théologiens d'aujourd'hui ne peuvent même plus soutenir cette thèse sérieusement. L'étude de l'éxégèse et l'étude de l'histoire ont fait justice de l'inspiration divine. L'inspiration divine ne peut commettre une erreur, ne

peut avoir dicté les mêmes faits quatre fois et de quatre façons différentes.

Mais qui donc étudie l'exégèse et l'histoire? A-t-on le temps de cela, dans notre vie fièvreuse? Celui qui parcourt en automobile soixante ou soixante-dix kilomètres à l'heure a-t-il le loisir de regarder le paysage, les villes, les villages qu'il traverse avec la vitesse d'un météore?... L'histoire? *C'est vieux jeu...* Les apôtres ne sont-ils pas là pour nous instruire du haut de la chaire et par leurs journaux? Cela suffit.

Cela suffit peut-être maintenant, jusqu'au jour où *au vieux jeu* on substituera un *jeu nouveau*, bien inattendu, jusqu'au jour où l'antagonisme sans cesse plus profond entre le prolétaire et le riche chambardera ce qui restera de la fortune des nations.

Que le riche et le prolétaire s'instruisent au contraire, ils se réconcilieront. L'antagonisme vient de leur ignorance et l'ignorance engendre l'égoïsme et tous les vices.

C'est le malentendu mortel.

Lorsque le riche comprendra ses devoirs, le prolétaire comprendra et accomplira les siens.

A quoi cela sert d'étudier l'histoire et d'approfondir les religions? A éviter de tomber dans les erreurs qui ont englouti, après tant de siècles, de milliers d'années de luttes et d'efforts, tant de civilisations, les civilisations de l'Inde, de la Médie et de la Perse, les civilisations égyptiennes, grecques, bysantines, romaines.

C'est faute d'avoir appris aux peuples, aux riches comme aux pauvres, l'histoire politique et l'histoire religieuse, que les peuples sont sans cesse retombés sous le joug du double despotisme politique et religieux, ont été replongés dans la barbarie.

L'ignorance empêche et arrête tout progrès.

L'ignorance livre les masses aux exploiteurs laïques

et sacerdotaux. Elle mène les peuples à la superstition, au fanatisme, au crétinisme, à l'abrutissement.

L'ignorance est contraire aux lois de Dieu et de la nature qui ont doué l'homme d'intelligence pour qu'il s'instruise, pour qu'il se perfectionne.

Tout homme donc qui entrave l'instruction politique ou religieuse de ses semblables ou qui les trompe, commet un crime.

Tout homme qui les instruit, leur ouvre la voie de la vérité, fait œuvre utile, bienfaisante, patriotique, humanitaire.

V

J'ai dit que les masses s'imaginent que le Christianisme et le Catholicisme, d'institution divine, ont été fondés par le Christ dans leur forme actuelle.

C'est une erreur !... Le Christianisme et le Catholicisme ont eu de longs tâtonnements.

Les théologiens le savent, les masses l'ignorent. Il est bon que tout le monde apprenne **ce que le Christ a voulu et ce qu'ont voulu et réalisé les hommes, ses disciples, après lui.**

Le Christ a été la victime des prêtres et des réactionnaires de son temps que l'on appelait alors scribes, rabbis, pharisiens, qui exploitaient le Mosaïsme à leur profit, dominaient et rançonnaient les masses au nom de Jéhovah, vivaient de la naïveté et de la crédulité publique.

Du jour où Jésus de Nazareth dit au peuple dans ses sermons sur la montagne : « Si votre justice n'est pas plus

» grande que celle des scribes et des pharisiens (prêtres
» et réactionnaires) vous n'entrerez pas au royaume des
» cieux... Ne faites pas comme ces hypocrites qui affectent
» de prier en se tenant debout dans les synagogues...
» Lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre
» et après en avoir fermé la porte, priez votre père en
» secret... », de ce jour les prêtres condamnèrent Jésus.

Du jour surtout où, prêchant plus ouvertement encore contre le clergé de sa religion et de son temps, Jésus dit au peuple : « Les scribes et les pharisiens font leurs
» actions afin d'être vus des hommes, c'est pourquoi ils
» affectent de porter des phylactères plus larges et d'avoir
» des franges plus longues. Ne faites point ce qu'ils font,
» car ce qu'ils disent ils ne le font pas..., ils aiment les
» premières places et les premières chaises dans les syna-
» gogues (églises), à être salués sur les places publiques,
» à être appelés rabbis (prêtres) par les hommes », de ce jour les prêtres décidèrent de le perdre.

Du jour enfin où Jésus s'écria dans un grand mouvement d'indignation : « Malheur à vous, scribes et phari-
» siens hypocrites, qui, sous prétexte de longues prières,
» dévorez la maison des veuves..., malheur à vous, scribes
» et pharisiens hypocrites, qui êtes semblables à des
» sépulcres blanchis..., serpents, race de vipères, etc... », de ce jour la haine des prêtres ne connut plus de bornes, et le supplice et la mort de Jésus furent résolus.

Le Christ ne voulait donc ni prêtres, ni hiérarchie sacerdotale, ses paroles sont formelles : « Mais vous,
» disait-il à ses disciples, ne vous faites point appeler
» rabbis (prêtres), car vous n'avez qu'un seul maître, Dieu,
» et vous êtes tous frères. Celui qui est le plus grand
» parmi vous sera le serviteur des autres, car quiconque
» s'élèvera sera abaissé et quiconque s'abaissera sera
» élevé ».

Aussi les prêtres de Jéhovah, menacés dans leurc sinécures fructueuses, dans leurs richesses incalculables, se liguèrent-ils pour le faire condamner à la torture infamante, à la mort. Ils l'accusèrent devant les autorités romaines d'être un **révolutionnaire politique**, d'avoir voulu soulever le peuple en vue d'usurper la royauté. Cela résulte pleinement de la comparution de Jésus devant Pilate et devant Hérode.

Pilate et Hérode haussèrent les épaules, ne le trouvant coupable ni d'ambitionner la divinité, ni d'aspirer à la couronne royale, ce pauvre fils de charpentier qui n'avait ni trésor, ni bourse, ni armée, ni épée, ni bâton. Ils voulurent le sauver.

Mais il avait attaqué le clergé hypocrite et prévaricateur, il fallait qu'il mourut. Les prêtres habiles à tromper les foules leur persuadèrent de réclamer le supplice de Jésus au lieu de celui de Barabas et les prêtres triomphèrent.

On lui mit donc par dérision, au pauvre philosophe vêtu de haillons, la couronne d'épines sur la tête, on lui mit dans la main comme sceptre un roseau, un lambeau de pourpre sur les épaules comme manteau royal. Sur la croix on inscrivit : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ».

Nulle part dans sa passion il ne fut question de sa divinité. Jésus fut donc condamné et exécuté sous le faux prétexte d'avoir prétendu s'emparer de la royauté, lui qui jamais ne s'était appelé le fils de David.

Ce que le Christ **voulut** donc, fut une religion simple et sans faste, basée sur l'amour de l'Etre suprême et l'amour de l'humanité, une religion de paix, de bonté, de tolérance, de douceur, de charité, de fraternité universelle, prêchée par des disciples simples et pauvres comme lui, ne portant ni phylactères, ni franges plus longues, ne se faisant appeler ni prêtres, ni rabbis, ne recherchant ni la pourpre,

ni les titres ambitieux, ni la richesse, ni la domination temporelle.

Ses apôtres et ses disciples ont-ils réalisé ce programme C'est ce que nous aurons à examiner plus tard.

VI

Lorsque le Christ monta au Calvaire et subit l'affreux supplice, nul n'avait encore écrit son histoire, fixé par écrit sa doctrine, ses actes, ses discours, ses sermons, ses paraboles, ses miracles.

Le Christ qui savait écrire, selon les Evangélistes, n'écrivit point. Il ne chargea aucun de ses apôtres, de ses disciples, de rédiger ses enseignements.

Longtemps encore et pendant de longues années les événements de sa vie, de son jugement, de sa mort, se transmirent de bouche en bouche, **par simple tradition orale**, et ce ne fut que vingt-cinq à trente ans après la scène du Calvaire que les premiers évangiles parurent. L'Evangile de saint Matthieu date de l'an 61. L'Evangile de saint Marc parut environ trente ans après la mort du Christ en l'an 63. Saint Luc écrivit le sien vers la même époque. Toutes ces dates sont d'ailleurs incertaines. Il s'en produisit alors successivement un grand nombre, quarante environ, qui tous différaient dans leurs récits, racontaient la vie du Christ, de très bonne foi d'ailleurs, de quarante manières différentes et furent plus ou moins arbitrairement déclarés apocryphes.

Aujourd'hui l'on n'est pas encore parvenu à fixer exactement la date de la naissance de Jésus de Nazareth.

On ne sait pas, à six ans près, quand Dieu, voulant se faire homme, selon les théologiens, descendit sur la terre.

En effet, au VIe siècle, soit cinq cents et quelques années après Jésus-Christ, un moine érudit, Denys-le-Petit, crut avoir trouvé la date précise de la naissance de l'homme-Dieu. Ce fut lui qui introduisit l'usage de compter les années chrétiennes à dater de l'an 753 de la fondation de Rome. Cette méthode fut appelée *Dionysienne*. Plus tard on s'aperçut qu'il s'était trompé, mais on ne changea rien.

Le savant cardinal Baronius, Scaliger, Vossius et d'autres trouvèrent, d'après certains documents, que le Christ devait être né l'an 751.

Le célèbre père Pétau prouva au contraire que la naissance du Christ remontait à 749. Cappel et Jean Képler la firent remonter à 748, Sulpice Sévère à l'an 750, Paul de Middelbourg à l'an 756, Hervot à l'an 754.

Bref, on ignore encore absolument aujourd'hui, chose bien extraordinaire et bizarre en une matière aussi grave et divine, à quelle époque exacte est né le Christ-Dieu.

Cela met quelque trouble sur la date du massacre des innocents dont nul historien de l'époque n'a parlé, bien que pareil fait eut valu la peine d'une mention, sur le voyage en Egypte, sur la visite des rois mages venus d'Orient et guidés par une étoile qui se trompa de chemin et les conduisit à Jérusalem au lieu de les conduire à Bethléem.

L'histoire de Jésus fut donc si mal établie et fixée dans les premières années après sa mort que nul ne s'avisa de s'enquérir de la date de son apparition surnaturelle et divine dans le monde. N'était-ce point qu'on ne la considérait alors ni comme divine ni comme surnaturelle ?

Ce qui est plus étrange encore, c'est que les premiers

qui écrivirent cette histoire de sa vie, les Evangélistes synoptiques ne parurent nullement croire à la divinité du Christ. Ils le considéraient comme prophète, comme envoyé de Dieu, comme investi d'une mission spéciale pour enseigner aux hommes la justice et la vérité que pratiquaient si mal les prêtres de Jéhovah, comme le Messie annoncé par l'Ancien Testament, mais nullement comme Dieu.

Cela ressort non seulement de l'étude des trois premiers Evangiles, mais les théologiens anciens et modernes ont été forcés, malgré eux, de l'avouer timidement eux-mêmes.

VII

Si nous étudions l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, les tâtonnements, les transformations successives du Christianisme, nous en sommes plus convaincus encore.

Je ne fais point ici un livre pédagogique, une de ces interminables et brumeuses dissertations qui encombrent inutilement les bibliothèques, je résume, je synthétise ce qu'il sera donné à tout homme de bonne foi de vérifier aisément s'il veut se donner la peine de faire un examen plus approfondi des sources de la foi.

Les historiens sérieux, honnêtes, impartiaux ne manquent pas, c'est dans ceux-là que je puise.

Je n'ai aucun intérêt à mentir. Je ne cherche pas à propager une religion nouvelle, à faire prévaloir telle secte plutôt que telle autre, à défendre une organisation sacerdotale ou sociale quelconque. Je ne cherche ni profit, ni honneurs, ni gloire. Je me demande tout simplement

ce qu'a voulu le Christ et ce qu'ont fait et ce qu'ont voulu ses apôtres et ses disciples depuis dix-neuf cents ans.

Ce qu'a voulu le Christ? Une religion de paix et de charité, de tolérance, de fraternité universelle qui ne s'est pas réalisée, car tout ce que nous voyons, tout ce que nous constatons dans l'histoire politique et sacerdotale de ces dix-neuf cents ans est en opposition formelle avec ses enseignements, avec sa doctrine, en est la flagrante antithèse.

Comment donc est-on arrivé à fausser peu à peu la doctrine du Christ? L'étude de l'histoire nous l'enseigne.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la date de la naissance du Christ est encore incertaine.

L'époque de l'apparition des premiers Evangiles est tout aussi indéterminée.

Saint Irénée fixe la date du premier Evangile, celui de saint Matthieu, à l'an 61 de l'ère chrétienne, soit vingt-huit ans après la scène du Calvaire, onze ans après la première réunion des apôtres Pierre, Paul, Jean, Jacques et Barnabé à Jérusalem. On donna plus tard à cette réunion le nom de premier Concile Général. A cette époque déjà de graves dissentiments surgirent.

L'Evangile écrit par saint Matthieu en langue Syro-Chaldaïque disparut peu après avoir été écrit. On n'en possède que les traductions grecques et latines dont les auteurs sont inconnus. Ces traductions sont-elles fidèles? On le suppose mais on n'en a pas la preuve.

C'est là ce qui constitue le premier et le plus ancien des Evangiles, l'Evangile de saint Matthieu.

Les Evangiles de saint Marc, de saint Luc ne parurent que quelques années plus tard. Celui attribué à saint Jean, le dernier en date, ne parut que tout à la fin du siècle.

Aucun de ces Evangiles ne nous est parvenu dans son

texte authentique, en sorte que l'Eglise elle-même les qualifie : selon saint Matthieu, selon saint Marc, selon saint Luc, selon saint Jean.

Pendant cent cinquante ans environ, ces récits de la vie du Christ, plus ou moins discutés, quant à leur origine, jouirent de peu d'autorité (*).

On peut affirmer en tout cas, que jusqu'aux prédications de saint Paul, qui ne connut pas Jésus, et jusqu'à l'Evangile de saint Jean, c'est-à-dire pendant plus de soixante ans, de l'aveu de saint Augustin lui-même, nulle part, la divinité du Christ ne fut nettement affirmée. Saint Paul en est en quelque sorte l'inventeur, saint Jean l'Evangéliste le premier propagateur.

Les théologiens modernes, de bonne foi, sont forcés par l'évidence de l'avouer eux-mêmes et de convenir au surplus que, dans tout l'ancien testament, il n'existe pas un texte, ni dans Moïse ni dans les prophètes, qui établisse avec clarté la divinité du Messie.

Les trois premiers Evangélistes ne voient en Jésus-Christ qu'un réformateur, qu'un prophète, qu'un homme inspiré de Dieu, mais nullement Dieu lui-même.

Bien plus, pendant toute sa vie, Jésus ne s'est jamais affirmé comme Dieu, pas plus dans ses sermons sur la montagne que dans son jugement devant Pilate et les prêtres, et à son heure dernière. Tout le temps il s'est qualifié lui-même de *fils de l'homme*, quelquefois mais très rarement de *fils de Dieu*, comme il considérait que nous l'étions tous, mais jamais il ne s'est appelé Dieu ou Dieu le fils. Cette interversion de *fils de Dieu* en *Dieu le fils* est venue longtemps après lui.

Pourquoi Jésus s'est-il appelé vingt fois le *fils de l'homme* d'après ce que nous racontent saint Matthieu,

(*) Papias dans Eusèbe H. E. III, 39. — Irénée, *adv. hær.* III. 2 et 3. Justin *apol.* 1, 33, 66, 67. *Dial. cum. Typh.* 10, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107.

saint Marc, saint Luc et saint Jean s'il était vraiment et incontestablement Dieu lui-même ?

Etait-il d'un Dieu de s'appeler le fils de l'homme lorsqu'il ne l'était pas et aurait dû savoir pertinemment, si le fait était exact, qu'aucun homme n'avait participé à sa création ?

Pourquoi le Christ ne s'est-il jamais nettement et catégoriquement posé comme Dieu, déclaré Dieu ? C'est évidemment qu'il ne le croyait pas lui-même.

Pourquoi s'est-il appelé le fils de l'homme ? C'est qu'il croyait l'être.

Donc la divinité du Christ n'a pas été annoncée, elle n'a jamais été affirmée par le Christ lui-même, elle n'a pas été reconnue après sa mort avant l'Evangile de saint Jean écrit vers la fin du premier siècle du Christianisme. Elle ne s'est infiltrée que peu à peu dans la croyance des masses pendant les deux premiers siècles du Christianisme et n'a été définitivement établie comme dogme, qu'après de longues luttes, controverses, discussions, que trois cents ans environ après le Christ, en 325, au Concile de Nicée dirigé par un hérétique, l'Empereur Constantin, qui après d'innombrables crimes et cruautés voulait une religion d'Etat à laquelle il ne croyait pas lui-même.

Tout ceci est de l'histoire que les ignorants ne connaissent pas. Je défie que les théologiens me contredisent.

VIII

Les Evangiles sont-ils d'inspiration divine, ont-ils été dictés par le Saint-Esprit ? Il est presque puéril de le prétendre, aujourd'hui que l'exégèse en a fixé les dissem-

blances, les erreurs, les contradictions. L'un de nos savants théologiens en convient lui-même. Je cite ses paroles que j'ai déjà notées en épigraphe dans un autre ouvrage : « Les Evangiles sont des mémoires, des notes juxtaposées » avec plus ou moins d'ordre, c'est-à-dire de désordre ».

« Les faits historiques sur lesquels se base la science religieuse du Catholicisme s'imposent aux appréciations du sage et à la critique du philosophe, comme tous les autres faits de l'histoire » (*).

Il est d'autant plus puéril de le prétendre que le Saint-Esprit après s'être donné la peine de dicter les Evangiles n'en aurait certainement pas laissé perdre les originaux. C'est absurde d'imaginer que Dieu nous transmette sa loi et prenne si peu de soin de nous la conserver.

Si les Evangiles étaient d'inspiration divine et avaient été dictés par le Saint-Esprit, ils seraient clairs au lieu d'être obscurs et diffus, ils seraient identiques au lieu d'être différents, ils raconteraient les paroles, les paraboles, les faits de la vie du Christ de la même façon au lieu de les raconter en des versions complètement dissemblables.

Le Saint-Esprit ne pouvait, en voulant dicter à saint Matthieu la généalogie du Christ, lui en donner une autre, celle de saint Joseph, qui n'établissait nullement que le Christ descendit de David. Un Esprit-Saint ne peut se tromper à ce point, avoir une pareille distraction.

Le Saint-Esprit ne pouvait dire à l'un de ses apôtres que le Christ rencontra deux possédés au pays des Géraséniens et affirmer à un autre apôtre qu'il n'en rencontra qu'un. Il ne pouvait surtout raconter le jugement du Christ et sa résurrection de quatre manières tellement différentes qu'on ne sait plus à quel saint se vouer, à quel Evangile il faut accorder la préférence. Si l'on s'explique

(*) Abbé Frémont (La Divinité de J.-C. et la Libre Pensée).

que les apôtres aient pu manquer de mémoire, transcrire des *on dit*, des légendes qui ne s'accordent pas entre elles, on ne peut admettre que le Saint-Esprit ait pu les induire à ce point en erreur.

Le Saint-Esprit enfin ne pouvait mettre le Christ en contradiction avec lui-même, lui faire dire à un moment : « Tu honoreras ton père et ta mère..., que celui qui dira des paroles outrageantes à son père ou à sa mère soit puni de mort..., tu aimeras ton prochain comme toi-même, etc. » et à un autre moment : « Celui qui ne hait point son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et encore son âme, ne peut être mon disciple ». (Luc, XIV, 26.)

Jamais on ne me persuadera que le Christ ait pu dire ces dernières paroles. Il ne connaissait ni haine, ni violence le doux philosophe Galiléen qui prêchait l'amour de Dieu et des hommes, qui relevait la pècheresse possédée de sept démons, Marie-Madeleine, qui pardonnait à la femme adultère. Ce n'est donc qu'après lui et assez longtemps après lui que les auteurs des quarante-quatre Evangiles sont venus dénaturant dans leurs écrits sa pensée, sa parole. Ils l'ont fait de bonne foi sans doute, transcrivant sans esprit de critique et d'analyse toutes les légendes que l'on avait inventées sur la vie de Jésus.

Aussi l'Eglise qui, pendant tout le moyen-âge et jusqu'à nos jours, dans nos catéchismes, prétendait se baser principalement sur les écritures, sur les Evangiles, sur l'inspiration divine, sur la dictée du Saint-Esprit, a-t-elle été obligée de changer de tactique. Ecoutez cet aveu plein de franchise du théologien que j'ai cité plus haut :

« Les Evangiles ne sont pas la base de l'Eglise, c'est l'Eglise qui est la base des Evangiles. » (*)

(*) La Div. de Jésus-Ch. et la Libre Pensée. T. II, p. 124-126.

Et à propos des travaux des savants et des contradictions nombreuses trouvées dans les textes, il dit : « Ceci est grave, car ceci doit changer du tout au tout les mouvements de la stratégie de l'église catholique... Dès l'instant où les textes passent pour exprimer non plus la pensée du Maître, mais celle de ses disciples, il faut évidemment que l'Eglise modifie son ancien plan de bataille... Cette nouvelle manière d'envisager le dogme bouleverse de fond en comble l'ordre de la démonstration, etc. » (*)

L'enseignement du catholicisme est donc une *stratégie* qui modifie ses plans de bataille, qui s'appuie sur des bases fausses qu'il faut abandonner à un moment donné pour inventer une base plus solide non encore ébranlée !...

D'après la *nouvelle tactique*, ce n'est plus sur les Ecritures qu'il faut s'étayer. C'est **la tradition seule** qui est divine, c'est la **tradition** seule qui est la base de l'Eglise, la tradition, cette chose vague, ondoyante, qui s'altère en passant de bouche en bouche, cette chose insaisissable, si bien faite pour fausser la vérité et la justice, pour conduire l'innocent au supplice ou au bagne, pour élever par l'intrigue le criminel au pinacle et aux honneurs.

Toute la puissance de l'Eglise, toute la base du catholicisme repose donc aujourd'hui sur cette fragilité, **la parole**, qui se transforme, s'altère, se dénature, sur ces quelques mots du Christ qui semblent autoriser cette doctrine et qui sont la pierre fondamentale de toute l'omnipotence de Rome, la pierre fondamentale des Conciles, depuis le premier Concile de Jérusalem jusqu'à nos jours : « Là où deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux ». (Saint-Matth. XVIII, 20.)

(*) Prem. Conf. T. I, p. 49 et suiv.

IX

« Là où deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. »

Ces paroles, les a-t-il dites, le Christ? C'est possible. Mais sans aucun doute s'il les a dites il a voulu dire ceci : « Là où deux ou trois disciples pensant comme moi, prêcheront l'amour de Dieu et des hommes, la charité, l'abnégation, l'humilité, le désintéressement des richesses, la justice, je serai au milieu d'eux ».

Il serait en effet absurde de prétendre que Jésus ait pu vouloir dire : « Si deux ou trois coquins, affublés de croix sur la poitrine et dans le dos, se concertent pour prêcher l'idolâtrie, la haine des races, l'antisémitisme, l'ignorance, la spoliation, l'orgueil, la cupidité, le mensonge, je les protégerai envers et contre tous ».

Or, voyons ce qui s'est passé après la mort du Christ et si le Christ s'est manifesté au milieu de ceux qui se réunissaient en son nom.

La religion chrétienne comme toutes les religions ou sectes nouvelles se propagea d'abord lentement dans l'ombre et le silence, en secret, prudemment, en sorte que les premiers temps en sont historiquement assez obscurs. Les *Acta Apostolorum*, écrits par saint Luc après son Evangile, nous donnent bien quelques indications, mais ils sont tellement pleins de bizarreries, de contradictions et d'illogismes qu'ils ne peuvent sérieusement guider l'historien impartial. On y voit entre autres, dès les premiers chapitres, saint Pierre établir le communisme le plus absolu, obliger les sectaires à vendre leurs biens et à en

déposer le prix aux pieds des apôtres qui en faisaient la répartition à leur guise ou tel usage qu'il leur plaisait. Ce communisme ou collectivisme était-il d'ordre divin? Saint Pierre le prétendit puisque Dieu, selon les *Acta Apostolorum*, punit de mort Ananie et Saphire qui n'avaient apporté à la communauté qu'une partie du prix de leur champ vendu et s'en étaient réservé, par prudence bien naturelle, une petite part pour les mauvais jours.

Cette façon d'interpréter la parole de Dieu ne dura pas. Economiquement parlant, ce système était une stupidité que Dieu n'aurait eu garde d'imposer. Aujourd'hui tout le Catholicisme, revenu à des idées plus pratiques d'économie politique, accable d'invectives les socialistes collectivistes et communistes qui prônent la même doctrine que saint Pierre prêchait à Jérusalem. Il est vrai que le collectivisme et le communisme moderne ne seraient plus appliqués au seul profit des apôtres.

Pendant tout le premier siècle, le Christianisme se répandit donc lentement de ci, de là, cherchant sa voie, récoltant des adeptes qui, au milieu du désarroi philosophique et social de l'époque, devinrent petit à petit plus nombreux.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les points de doctrine et de dogme étaient mal définis, mal fixés, dans le vague, et que la divinité de Jésus-Christ, à peine entrev , esquissée, n'était encore nullement proclamée, aucunement établie.

Dès le deuxième siècle, les doctrines platoniciennes commencèrent à se mêler aux dogmes de la religion nouvelle et à l'interprétation des obscurités et des ambiguités des Livres Saints. D'où les premières divergences fondamentales, les premiers schismes, les premières hérésies, entre autre, celles des *Gnostiques*, celles des *Montanistes*, hommes vertueux, austères et enthousia

On commentait déjà à perte de vue les premiers dogmes puisés dans les Evangiles. Saint Clément d'Alexandrie et Origène, orthodoxes, mais inclinant au platonisme, pratiquaient plutôt l'éclectisme qu'une règle bien déterminée. Beaucoup de docteurs, de théologiens, d'évêques en entreprenant de défendre les vérités Evangéliques si diffuses, devenaient, par trop de zèle contre l'hérésie, eux-mêmes hérétiques, et cela de la meilleure foi du monde. La Trinité, l'Incarnation étaient diversement interprétées. Le vieux système des deux principes s'introduisait en pleine Eglise, rajeuni et développé par *Manès*, de qui les *Manichéens* tirent leur nom.

Au milieu des sectes nombreuses, des partis rivaux, des factions où se mêlaient la politique et l'ambition, le Christianisme se propageait lentement, tantôt favorisé ou toléré, tantôt persécuté par les empereurs qui se succédaient rapidement.

Dès l'an 252, Novatien, prêtre de l'Eglise de Rome, se met en opposition avec le Pape Corneille, élu l'année précédente après seize mois de vacance pontificale, et se fait consacrer évêque de Rome. C'est le premier anti-pape.

En 253 seulement, saint Cyprien établit avec le Concile de Carthage la nécessité du baptême des enfants, à cause du péché originel. Pendant deux siècles donc tous les enfants venus au monde et morts avant l'adolescence, s'étaient trouvés excommuniés et privés du bénéfice de la Rédemption.

En 256, un Concile tenu en Afrique invalida le baptême donné hors de l'Eglise Catholique, et reconnu comme bon et valide jusque là. Ce débat passionna les Eglises d'Afrique et d'Asie.

En 269, l'évêque *Paul de Samosate*, se basant sur les premiers Evangiles, nia la divinité de Jésus-Christ et fut damné par le Concile d'Antioche.

Au quatrième siècle d'innombrables sectes divisent le Christianisme. *Apollinaire* veut que Jésus-Christ ne soit qu'un Dieu. *Arius* veut qu'il ne soit ni consubstantiel au Père, ni éternel, et par conséquent qu'un surhomme inspiré de Dieu. *Macédonius* conteste la divinité du Saint-Esprit, les *pélagiens* nient la nécessité de la grâce, les *donatistes* soutiennent que l'efficacité des Sacrements dépend de la foi de ceux qui les administrent, les *priscilliens* mêlent au *manichéïsme* quelques rêveries des astrologues et des *gnostiques*.

Dans l'Eglise Grecque, *Eusèbe*, auteur d'une *Chronique* où il montre plus d'érudition que de logique et de science, est suspect d'Arianisme, *saint Athanase d'Alexandrie* mène une vie très agitée. Tour à tour condamné et absous par les Conciles, exilé et rappelé par les Empereurs, on ne savait trop s'il était orthodoxe ou ne l'était pas.

Dans toutes ces discussions, controverses violentes, luttes théologiques et exégétiques, les hommes, les prêtres, les évêques, les archevêques qui se réunissaient au nom du Christ étaient plus de deux ou trois, et il ne paraît guère que le Christ fut avec eux, les éclairât de ses lumières, les empêchât de s'invectiver, de s'anathématiser, de se maudire les uns les autres. Ces divisions devenaient au contraire de plus en plus nombreuses, l'obscurité des textes, l'ambiguité des Ecritures soulevaient chaque jour de plus interminables controverses.

Ce fut alors, en présence de l'extension sans cesse croissante de l'*Arianisme* qui contestait la divinité du Christ, sa consubstantialité avec Dieu, que Constantin le Grand convoqua le Concile de Nicée.

Constantin le Grand (*Caïus-Flavius-Aurelius-Claudius*), non chrétien, non baptisé, car il ne reçut le baptême qu'*in extremis* d'un évêque hérétique, Eusèbe de Nicomédie, convoqua le Concile, le dirigea en s'y donnant lui-même le titre d'évêque extérieur.

Constantin le Grand, cruel, perfide, despote, sanguinaire, qui se souilla par d'affreuses et inutiles cruautés dans ses expéditions contre les Francs et les Goths, qui fit dévorer ses prisonniers par des bêtes fauves, qui fit étrangler son beau-frère Licinius, qui fit assassiner son propre fils Crispus et sa femme Fausta, fut l'homme choisi par Jésus-Christ, selon les théologiens, pour proclamer sa divinité à la face du monde chrétien encore dans le doute et l'incertitude.

Constantin avait besoin d'une religion d'Etat pour affermir son autorité, il lui fallait une nouvelle idolâtrie à substituer aux cultes grotesques qui s'écroulaient de toutes parts.

Sur deux mille évêques assemblés à Nicée, il en trouva trois cents qui souscrivirent à ses volontés. Il força les autres à déguerpir, et avec cette faible minorité il décréta que le Christ était l'égal de Dieu, était Dieu lui-même !

La démonstration de la divinité de Jésus-Christ qui devrait être éclatante, évidente, claire, indiscutable irréfutable, ne reposa au Concile de Nicée que sur l'interprétation d'un mot grec, sur un iota. Le Christ était-il *homoiousios* ou *homoousios* ?

On essaya bien d'un miracle supposé, fait par Dieu en faveur d'un tyran non chrétien, non baptisé, cruel, assassin qu'on fit *grand* parce qu'on ne put le faire *saint*, mais la croix qu'on prétendit s'être montrée en plein ciel pour protéger ses armées, qu'on broda sur le *Labarum* avec la devise : « In hoc signo vinces », ne fut aperçue malheureusement que par un seul historien visionnaire et lunatique. L'Eglise orthodoxe qui l'inventa, ce miracle, et le propagea, n'en ose soutenir elle-même l'authenticité. La croix de Constantin est donc tombée avec beaucoup d'autres apparitions de ce genre, telles que le « Quo Vadis » de saint Pierre, au nombre des légendes.

X

« Là où deux ou trois seront réunis en mon nom, je » serai au milieu d'eux. »

Voyons si dans d'autres Conciles le Christ se trouva au milieu de ses apôtres, des princes des prêtres, des papes, des cardinaux, des évêques, des archevêques, des moines, réunis par milliers.

Il serait oiseux et trop long de passer en revue tous ceux qui suivirent le Concile de Nicée. Cela dépasserait le cadre de cet ouvrage.

Je saute donc une période de onze siècles pendant lesquels les discussions et les disputes continuèrent sans interruption pour arriver aux plus célèbres du moyen-âge, les Conciles de Constance et de Bâle.

A l'époque du Concile de Constance qui dura quatre ans, de 1414 à 1418, il y avait trois papes régulièrement élus, Grégoire XII, Benoit XIII et Jean XXIII qui se traitaient mutuellement d'hérétiques et qui s'excommuniaient les uns les autres.

Grand embarras de la Chrétienté qui ne savait plus à quel pape se vouer. — Quelques-uns tiraient au sort, quelques autres croyaient aux trois Vicaires de Jésus-Christ ; il y avait bien la Trinité de Dieu, pourquoi n'y aurait-il pas eu la trinité des papes.

Toutefois Jean XXIII, forcé par un édit de l'empereur Sigismond, et à son corps défendant, accepta la convocation d'un Concile Général à Constance et mal lui en prit.

Le Concile se composa de vingt-neuf cardinaux, de trois patriarches, de trente-trois archevêques, de cent

cinquante évêques et prélats, de cinq cents moines et de dix-huit cents prêtres environ, en tout deux mille cinq cent quinze assistants.

Il y en avait plus qu'il n'en fallait pour que le Christ réalisat sa promesse.

Cependant Jean XXIII quitta Bologne sans confiance et sans enthousiasme, et arriva à Constance accompagné d'une suite de six cents personnes dont trois patriarches, vingt-deux cardinaux, vingt archevêques, quatre-vingt-douze évêques, cent vingt-quatre abbés et grand nombre d'ecclésiastiques de moindre importance. L'Empereur y était de son côté avec une cour de plus de mille dignitaires.

Le but du Concile était de mettre fin au schisme des trois papes, de choisir parmi eux l'Oint du Seigneur, le vrai Vicaire de Jésus-Christ, d'extirper en même temps les hérésies de Wiclef et des Hussites qui menaçaient grandement la foi, de réformer enfin l'Eglise qui en avait énormément besoin.

Le Concile commença par déposer le pape qui certainement aidé par l'inspiration de Jésus-Christ l'avait convoqué, accepté, honoré de sa présence, puisque le Concile ne douta pas de la régularité de sa convocation.

Devant les intrigues des bons apôtres, Jean XXIII, craignant pire destin, dût se sauver.

Le Concile déclara ses décrets obligatoires pour les papes eux-mêmes qu'il ne considérait nullement comme infaillibles et du même coup obligea Grégoire XII à abdiquer et excommunia l'entêté Benoit XIII qui s'obstinait à conserver la tiare.

Comme intermède le Concile condamna Jean Huss et Jérôme de Prague au bûcher et ils furent brûlés vifs.

Enfin les membres du Concile nommèrent un nouveau pape Martin V Colonna qui, à peine en possession des six clés de saint Pierre de ses prédécesseurs, refusa caté-

goriquement de reconnaître que le Concile avait été inspiré par Jésus-Christ, — sauf en ce qui regardait sa nomination, — et déclara ne pas se soumettre au décret qui proclamait le Concile supérieur à l'autorité pontificale. Quant aux réformes dans l'Eglise que le Concile lui avait imposées, il s'en moqua comme d'une guigne et les remit aux calendes grecques.

La question se pose donc de savoir si le Christ dans ce dernier cas était avec Jean XXIII et ses cardinaux ou avec le Concile composé de deux mille cinq cent quinze apôtres et disciples, prêtres de l'Eglise romaine, qui déclaraient le Concile supérieur aux papes, ou avec le nouveau pape Martin V nommé par ce même Concile et qui ne tenait aucun compte de ses décisions. Cruelle énigme !

Le Concile de Constance avait décrété la périodicité des Conciles Généraux ou œcuméniques. Un nouveau Concile fut donc convoqué à Pise, mais fut ajourné à diverses reprises. Le pape Eugène IV se décida enfin, sur les pressantes instances des évêques, à en convoquer un à Bâle en mai 1521 afin de continuer l'œuvre du Concile de Constance, extirper l'hérésie et **réformer l'Eglise tant dans son chef que dans ses membres**

XI

Au début du Concile de Bâle, le peu de confiance que l'on avait dans la Curie romaine qui ne reculait ni devant l'intrigue ni devant le crime, empêcha bon nombre de prélats de s'y rendre. L'arrivée du cardinal Césarini apportant des promesses de paix et de concorde rassura les esprits. Il y eut alors de sept à onze cardinaux, cent

évêques et un grand nombre d'abbés mitrés, de moines et de prêtres.

La lutte de l'épiscopat et de la papauté fut néanmoins très ardente. Le Concile décréta, comme celui de Constance, la supériorité des Conciles sur les papes.

Le désaccord né dès la première séance s'accentua de jour en jour et devint définitif après la vingt-cinquième séance.

Il est donc pour nous de plus en plus difficile de démêler avec qui se trouvait Jésus-Christ.

La grande majorité était hostile au pape et décidée à réformer les abus de l'Eglise malgré sa résistance.

Le Concile prit un décret contre les concubines du clergé, contre la fête des fous, sorte d'orgie païenne, contre les foires qui se tenaient dans les Eglises, puis attaquant le pape lui-même dans les bénéfices temporels, il abolit les annates, les réserves, les expectatives et voulut réduire le Saint-Siège aux revenus bien suffisants des Etats de l'Eglise.

Eugène IV, peu satisfait de la tournure que prenaient les choses, décida de transférer l'assemblée d'abord à Ferrare, puis à Florence en 1439.

Le plus grand nombre des évêques, archevêques et prélats refusa de quitter Bâle et mit Eugène IV et sa coterie de cardinaux en accusation et en interdit.

Certains Etats et la France entre autres, tenaient pour le Concile. Charles VII en ratifia les décrets dans la *pragmatique sanction* qui consacrait les libertés et les privilèges du clergé gallican.

Le Concile cassa et excommunia Eugène IV et élut pape Amédée de Savoie, sous le nom de Félix V. Nouveau schisme et deux papes entre lesquels les pauvres chrétiens se trouvaient fort embarrassés de choisir.

Après de longues luttes, Eugène IV mourut. Les cardinaux de Rome nommèrent Nicolas V.

Entre-temps les intrigues romaines avaient laborieusement travaillé et réussi à détacher bon nombre de cardinaux et d'évêques du Concile de Bâle qui siégeait toujours.

Le pape Félix V, ne se trouvant plus soutenu par ceux-là mêmes qui l'avaient nommé, déposa la tiare.

Le Concile se sépara enfin le 25 avril 1449, après être resté dix-huit ans en permanence.

Où donc était Jésus-Christ et sa promesse d'intervention pendant ces dix-huit années-là ? Il ne parut pas en tout cas qu'il fut au milieu de ses apôtres, pas plus qu'au Vatican.

Les décisions du Concile ne furent confirmées par les Légats du pape et par le pape lui-même que jusqu'à la vingt-troisième séance où Eugène IV, mis en accusation et en interdit, décida de transférer le Concile à Ferrare et à Florence. Toutes autres décisions du même Concile, postérieures à cette date, furent déclarées schismatiques.

XII

Je n'ai pu faire ici, on le comprend, qu'un récit très sommaire de ces trois Conciles. Chacun en pourra vérifier l'exactitude.

Le cadre de ce volume ne me permet pas de m'étendre sur les controverses théologiques, sur les interminables discussions, sur les inextricables intrigues employées par l'un ou par l'autre parti pour faire triompher sa thèse, sur le luxe effréné déployé par les papes, par les cardinaux, par les archevêques, évêques, prélats, abbés mitrés, etc., accompagnés tous de cours nombreuses, de courtisans prêtres ou laïques, de courtisanes même, ou de leurs femmes, car en ce temps-là le célibat des prêtres n'avait pas été universellement décrété, sur les passions enfin qui

se donnèrent libre cours, au milieu d'un clergé tellement corrompu que les derniers Conciles avaient inscrit à leur programme, **la réforme de l'Eglise tant dans son chef que dans ses membres**.

Toujours est-il que le Christ parut aider si peu les membres des Conciles animés d'un si beau zèle, que les mœurs et les abus de la caste sacerdotale continuèrent à scandaliser le monde, que la tiare passa des della Rovere aux Borgia.

« Il n'y eut jamais, dans la catholicité, plus de perfidies, » de trahisons, de meurtres, d'atroces débauches », écrit Ch. Dreys, professeur d'histoire au Lycée Napoléon en 1863. « Le règne de Ferdinand d'Aragon, fils naturel d'Alphonse, » est un fléau pour l'Italie méridionale. Dans le Nord, » Jean-Galéas-Marie Sforza, ne sait être qu'un tyran et » meurt assassiné dans une église. Les Pazzi et le pape » Sixte IV trâment une conjuration contre les Médicis; » Julien est massacré dans la cathédrale de Florence, son » frère Laurent seulement blessé est obligé de soutenir la » guerre contre le pape qui ne se trouve pas assez vengé » par l'assassinat de son frère. Alexandre VI Borgia » enfin, épouvante l'Eglise et le monde par l'audace » encore inouïe de ses crimes. »

La trahison, la rapine, le vol, le viol, l'adultère, l'inceste, le meurtre par le poignard ou par le poison, telles sont les vertus chrétiennes que les plus hauts dignitaires de l'Eglise, les continuateurs des apôtres, enseignent au monde pendant toute la durée du XVme et du XVIme siècles Je défie les théologiens de me contredire, de nier les faits que j'expose, de les justifier en aucune façon. Aussi préfèrent-ils ne pas en parler et les passer sous silence.

Certains répondent que les lois de la divine Providence sont impénétrables, que celle-ci favorise en certains cas le mal pour accomplir ses vues profondes sur les destinées de l'humanité. Ce fut la doctrine de Bossuet, du père Olivier

après l'incendie du Bazar de la Charité, c'est celle du R. P. Montsabré, du R. P. Etourneau et de bien d'autres.

La divine Providence est, selon les théologiens, le ministère où, sous l'œil paternel du Dieu bon, juste, miséricordieux, plein d'amour pour ses créatures, s'élaborent tous les malheurs, tous les massacres, toutes les guerres, toutes les catastrophes, tous les cataclysmes qui fondent sur la pauvre humanité.

Pour punir les Pharaons de s'opposer à l'exode des Juifs, la divine Providence frappa jadis des sept horribles plaies d'Egypte non pas les Pharaons eux-mêmes, comme toute justice l'eut commandé, mais les malheureux fellahs qui n'en pouvaient rien.

Pour récompenser les Jésuites d'avoir cherché depuis trois siècles à s'infiltrer partout en Chine, à y détruire la religion de Confucius, d'y avoir élevé des églises et des cathédrales plus hautes que les palais des princes et que les pagodes des bonzes, la divine Providence permet que tous les évêques, prêtres, jésuites, missionnaires, évangélistes, chinois convertis, soient massacrés. D'une nation pacifique composée de plus de quatre cent millions d'habitants, qui n'avait pas d'armées, qui ne demandait qu'à vivre tranquille, indépendante, la divine Providence fait une nation guerrière dont les armées formidables ravageront un jour l'Europe et fondront sur l'Occident comme jadis les hordes d'Attila et d'Alaric.

Je ne parle pas de la peste, du choléra que la divine Providence envoie décimer des populations entières. Je ne parle pas de la foudre qui détruit et incendie les églises de préférence à tous autres édifices des villes, des tremblements de terre qui ne ménagent pas les temples consacrés au Seigneur.

Les théologiens ne s'embarrassent pas pour si peu, ont réponse à tout et trouvent tout naturel que cette divine

Providence frappe les innocents au lieu des coupables, extermine des nations entières pour le crime de quelques-uns. La justice, la raison et la logique sont pour eux chose de peu d'importance, pourvu que leur commerce marche et que l'argent afflue à la caisse.

Mais avec ce système étrange autant que commode pour en imposer aux imbéciles, il n'y a point de bandit, d'escroc, d'assassin qui ne se puisse prétendre, comme l'empereur Constantin le Grand, ou comme Alexandre VI Borgia lui-même, l'instrument de cette Providence singulière et peu scrupuleuse sur les moyens. C'est simplement la déification de l'injustice et du crime.

Il n'y a point deux justices, l'une pour les grands, chéris de la divine Providence, à qui tout est permis ou pesé dans une balance à part, l'autre pour les petits qu'elle frappe sans pitié.

Que le fourbe, l'escroc, le faussaire, l'imposteur soit vêtu de velours ou de soie, coiffé de la tiare, du diadème de la royauté ou de l'empire, ou bien qu'il soit vêtu de haillons, il n'en est pas moins assassin, imposteur, faussaire, escroc et fourbe. La qualité du personnage ne change rien à la gravité du fait. La justice est une pour tout le monde. Il ne peut pas plus y avoir deux justices que deux vérités.

La réforme que les Conciles n'avaient pu faire, que les papes n'avaient pas voulu faire, s'est faite elle-même au XVI[e] siècle par la séparation violente du Christianisme en deux tronçons, le Catholicisme et le Protestantisme.

XIII

Ce que le Christ a été, ce qu'il a voulu, il faut le chercher en lui-même par une étude approfondie et consciencieuse de sa vie.

Le Christ-Dieu a-t-il été annoncé dans l'Ancien Testament comme l'ont prétendu un grand nombre de pères de l'Eglise? On pouvait le soutenir à une époque d'ignorance; aujourd'hui l'on est bien forcé de convenir que rien dans l'Ancien Testament n'établit et ne prouve la nature divine de Jésus de Nazareth.

Des prophéties dont on a fait grand état, aussi nébuleuses que les oracles sibyllins que consultait Tarquin le Superbe, où l'on peut, avec un peu de bonne volonté, trouver tout ce que l'on veut, Frédéric Barbe-Rousse aussi bien que Napoléon Ier (*), les théologiens n'en tiennent plus grand compte relativement à la divinité du Christ. Depuis les infortunes et les malheurs des Juifs emmenés en captivité à Babylone, les prophètes prédisaient le Messie tout comme les fervents catholiques attendent le Saint-Louis ou le Charlemagne qui rendra

(*) Exemple : L'Apocalypse décrit (ch. XIII) une *bête* terrible à deux cornes qui *parle comme un dragon*, qui produit les calamités les plus effroyables. Ce monstre a un *nombre d'hommes* et ce nombre est de 666. — On s'est efforcé de chercher quel pouvait être dans l'histoire le personnage auquel le passage énigmatique faisait allusion. — Les lettres de son nom devaient, prises d'après leur valeur nominale suivant la numération grecque, donner exactement 666. M. Réville, d'après ce système, a trouvé *Néron*; d'autres, *Dioclétien*, en prétendant que son vrai nom était *Dioclès*. Quelques-uns, parmi lesquels Dom Calmet, ont opiné pour *Julien*, bien que son nom ne fournit pas la combinaison voulue. Le R. P. de Carrière, dans ses « Notes sur la Bible », désigne *Mahomet*, pourvu qu'on l'écrive à la façon des Grecs *Maométis*, etc., etc.

Autre exemple : Jésus prophétise que la fin du monde viendra du vivant même de ses contemporains et qu'il siègerait en haut des nuées à la droite de son Père, pour juger l'humanité entière. Au premier siècle cela ne fit de doutes pour personne. La prophétie était claire, elle ne s'est pas réalisée. — Jésus annonce que les persécutions n'auront lieu qu'après que la bonne parole aura été prêchée *à toutes les nations*. (Marc XIII, 10.) Cette condition n'a jamais été remplie, puisque six à sept cent millions d'hommes n'ont pas eu, jusqu'aujourd'hui, connaissance de l'Evangile, tandis que les persécutions ont eu lieu déjà à une époque où la prédication chrétienne n'avait pas franchi les limites de la Judée. — Jésus déclare que la Loi de Moïse est immuable, que la terre et le Ciel passeront plutôt qu'il n'y soit changé un iota ou un seul point (Mat. V.), etc., etc. Or, toute la loi de Moïse a été bouleversée de fond en comble par ses apôtres et leurs continuateurs. Aujourd'hui, ils poursuivent les juifs de leur haine et veulent tous les exterminer.

Rome à la papauté. Mais pas un texte sérieux, formel, dans tout l'Ancien Testament sur lequel on puisse s'appuyer pour établir le Christ-Dieu.

L'éminent théologien que j'ai déjà cité le constate dans les termes suivants : « Impossible de dégager d'une manière absolue, claire, péremptoire, la divinité du Christ de l'Ancien Testament. Elle y est sans doute çà et là esquissée, etc. » (*)

Mais en ces choses l'esquisse ne suffit pas.

L'abbé Vigouroux, le savant auteur des « Livres Saints et le Rationalisme », est obligé de faire le même aveu.

Saint Athanase est plus catégorique encore : « Les Juifs qui vivaient alors (au temps de Jésus) n'attendaient qu'un Messie qui fut purement homme de la race de David et ne pensaient pas qu'il dût être Dieu, ni le verbe fait chair, etc. »

La divinité de Jésus-Christ ressort-elle des trois premiers Evangiles? Nullement. Le célèbre docteur et théologien Origène nous affirme que les chrétiens de son temps ne priaient pas le Christ, mais seulement le Père. Le Christ était selon lui le médiateur de leur culte, il n'en était pas l'objet (de la Prière, ch. XV). Saint Augustin convient que les trois premiers Evangiles n'établissent pas la divinité du Christ.

Les théologiens modernes sont obligés de l'avouer eux-mêmes.

L'abbé Frémont écrit : « Nul doute, en effet, que » l'Evangile selon saint Jean n'ait été composé par son » auteur *pour prouver* la divinité du Christ, *l'Eglise* » *tout entière en fait l'aveu*. Il est certain que les trois » *synoptiques* ne nous présentent pas le dogme de la » divinité du Christ dans toute l'ampleur de ses formules » analytiques, etc... » (17e conf., p. 126).

(*) La Div. de J.-C. et la Libre Pensée. T. I., p. 191.

J'ajouterai qu'après saint Jean on n'y crut pas davantage, car Origène, que je viens de citer et qui vivait de l'an 185 à 254, c'est-à-dire près de cent à cent cinquante ans après saint Jean, n'y croyait pas absolument lui-même, non plus que la plupart des chrétiens de son temps.

Dans une conférence antérieure, la quinzième, l'abbé Frémont se contredit d'ailleurs en affirmant que « toute » la démonstration du dogme de la divinité de Jésus-Christ » consiste à établir successivement que Jésus-Christ a » lui-même affirmé et prouvé qu'il était Dieu. »

Et c'est ce qu'il s'efforce de faire avec une très grande habileté, en deux volumes de 400 pages, ce qui est, malgré tout le charme du style et de l'érudition, beaucoup de papier noirci pour démontrer une *chose qui devrait être évidente et claire*.

Mais alors si le Christ avait lui-même affirmé et prouvé sa divinité, l'Evangile de saint Jean n'était plus nécessaire, n'avait rien à prouver puisque la preuve était faite.

Pour me résumer donc, l'Eglise et les théologiens doivent avouer et avouent que la divinité du Christ n'a pas été annoncée par l'Ancien Testament ni par les prophètes.

L'Eglise et les théologiens de bonne foi doivent avouer et avouent aujourd'hui que la divinité du Christ ne ressort pas *nettement ni clairement* des trois Evangiles synoptiques, que les premiers chrétiens, et jusque bién après Origène, n'en avaient nullement la certitude, que cette divinité, après avoir été longtemps et longuement discutée, n'a été définitivement proclamée que par le *symbole* du Concile de Nicée en 325, convoqué par Constantin le Grand, empereur hérétique et païen, et d'où avaient été exclus près de dix-sept cents évêques partisans de la doctrine d'Arius.

Reste donc, suprême ressource, le témoignage de Jésus-Christ lui-même, ses propres affirmations pendant sa vie et à l'heure de sa mort.

XIV

Comme je ne veux surprendre la bonne foi de personne, que je n'affirme rien sans preuves, de crainte que mon jugement ou ma mémoire ne me trompent, je prie mes lecteurs de bien vouloir prendre les Evangiles et de voir par eux-mêmes si ma raison et ma logique sont en défaut.

J'insiste même sur ce point, car la plupart des fervents catholiques et des chrétiens ne connaissent pas les Evangiles ou, s'ils les ont lus, ils ne l'ont fait que superficiellement, béatement, automatiquement, comme on regarde les hiéroglyphes des pyramides ou des temples égyptiens auxquels on suppose un sens mais que l'on ne comprend pas.

N'est-il pas étrange tout d'abord que si Dieu avait voulu descendre sur la terre, s'incarner, se mêler à nous, il n'eut pas été annoncé d'une façon claire et assez nette pour ne laisser aucun doute ?

Est-il bien divin et loyal de nous laisser discuter depuis dix-neuf cents ans sur « des mémoires ou notes juxtaposées avec plus ou moins d'ordre ou de désordre », selon le théologien Frémont, sur des traditions plus vagues encore, sur des interprétations de la plus haute fantaisie, sur la valeur d'un *iota* comme au Concile de Nicée et de nous condamner, si nous ne nous contentons pas d'une **crédulité aveugle**, aux flammes éternelles de l'enfer ?

De plus, le Messie annoncé par l'Ancien Testament, par les prophètes, par les Livres Saints dictés par Dieu lui-même, devait rendre puissance et gloire à la race d'Israël,

donner un nouveau lustre à la religion de Moise et d'Abraham, et c'est précisément le contraire que ce Messie si longuement attendu s'efforce de réaliser. Il combat et condamne les prêtres de son temps, la synagogue, et devient l'élément de désorganisation et de destruction du peuple jusqu'alors protégé entre tous et chéri de Dieu. A quoi servaient donc les si solennelles promesses faites à Abraham et à Jacob ?

Jésus était-il le Messie ? Les historiens sacrés et les Evangélistes ont tout arrangé pour le faire passer comme tel. Seulement la première condition manquait, il ne descendait pas de la race de David. Jésus lui-même n'a jamais prétendu à cette origine royale, jamais il ne s'est réclamé de ce titre.

Pendant toute sa vie, Jésus s'est constamment qualifié de *fils de l'homme*, rarement et à la fin de sa vie seulement, de fils de Dieu, et cette qualification s'explique par ces mots qu'il adressait à ses disciples : « Mon père est plus grand que moi. » (Jean, XIV, 28). Or, il ne peut y avoir deux Dieux, l'un plus grand, l'autre plus petit.

Ce que Jésus considérait comme son unité avec Dieu, c'était l'élévation de l'âme, et il conviait sans cesse ses disciples à la rechercher avec lui, sa conception de l'univers touchant à un certain panthéisme rudimentaire, encore mal défini, entaché de Judaïsme, tout en voulant s'élever plus haut, qu'il exprimait en ces mots : « Mon père, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés en un seul » (saint Jean, XVII, 21), ou « qui me voit, voit mon père », ou dans cette autre phrase adressée à ses disciples : « Ego dixi : Dii estis » Je vous le dis : vous êtes des Dieux. Ou encore dans cette sublime et vraiment divine parole que Jésus adressait à la Samaritaine, près du puits de Jacob : « Femme, croyez-moi, un temps sera où l'on n'adorera Dieu ni sur cette montagne, ni à Jéru-

salem... L'heure viendra où les vrais adorateurs adoreront Dieu en esprit et en vérité, car ce sont là les adorateurs que mon Père désire. Dieu est esprit et ceux qui l'adorent doivent le faire en esprit et en vérité. » (Saint Jean, ch. IV). Admirable formule sur laquelle reposera l'édifice de la religion éternelle, comme dit E. Renan, culte pur, sans date, sans patrie, celui que pratiqueront toutes les âmes élevées jusqu'à la fin des temps.

Il est impossible de trouver dans les trois Evangiles synoptiques *un seul passage* où Jésus affirme sa divinité, sa consubstantialité avec Dieu, avec *le père*, comme il l'appelle. Les théologiens sont forcés d'en convenir. Aussi se fondent-ils sur deux mots : « tu dixisti », prononcés par le Christ au cours de son jugement et au moment de sa condamnation.

Prenons donc les quatre Evangiles et voyons comment ils racontent la comparution de Jésus devant ses juges.

XV

La première constatation que l'on soit amené à faire après avoir lu les quatre narrations écrites par les quatre Evangélistes, c'est qu'elles ne sont nullement d'accord sur ce fait d'une importance si capitale, sur ce fait qui devient aujourd'hui, à défaut d'autres, la base fondamentale sur laquelle s'appuient les théologiens pour soutenir et prouver la divinité de Jésus-Christ.

Il est à remarquer aussi que les comptes-rendus sténographiques n'existaient pas à cette époque, que l'on ne possède aucun procès-verbal des interrogatoires et du jugement du Christ, que nous en sommes réduits aux récits évangéliques qui, ne l'oublions pas, ont été écrits

de *longues années* après la mort du Christ par des gens qui n'avaient assisté à rien, qui n'avaient rien vu, rien entendu, car saint Pierre lui-même, le premier des apôtres, était resté à la porte du prétoire mêlé aux gardes, aux gens de service, à la valetaille où par trois fois, disent les Evangiles, il renia son maître.

On ne pût donc savoir ce qui s'était passé entre le Christ et ses juges que par des *on dit*, par des relations plus ou moins exactes, sans aucun contrôle, sans aucun document relatant les questions posées et les réponses faites.

Or, nous savons par expérience combien les jugements de cette nature, secrets, à huis-clos, peuvent être interprétés, rapportés différemment et selon les tendances de ceux qui les racontent.

Ce qui complique encore l'incertitude où nous placent les récits divergents des quatre Evangélistes et confirme l'ignorance où l'on était de ce qui s'était véritablement passé pendant l'interrogatoire et la comparution de Jésus devant ses juges, c'est la façon très sommaire dont ils rendent compte d'une procédure aussi grave et aussi importante. On sent en lisant ces récits d'ailleurs contradictoires que les auteurs ont été insuffisamment instruits de ce qui s'était passé.

D'après saint Matthieu, en effet, le premier et le plus ancien des Evangélistes, Jésus est d'abord amené au Tribunal des prêtres qui font venir et entendent de faux témoins. Qu'avaient-ils besoin de faux témoins si Jésus lui-même avait proclamé sa divinité auparavant? De vrais témoins eussent été suffisants. Puis le grand prêtre, s'adressant à Jésus, lui dit : « Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes Christ, le fils de Dieu. » (Matth., ch. XXIV, 63.)

Je fais observer ici que *Christ* ne veut pas dire Dieu,

mais *oint* du Seigneur, que *fils de Dieu* ne veut pas dire Dieu, ni Dieu le fils, que d'après la doctrine de Jésus tous les hommes étaient fils de Dieu au même titre, qu'il nous a donné lui-même, d'après les Evangélistes, la formule d'une prière, *la seule*, **le pater**, dans laquelle il nous fait dire : « Notre père qui êtes aux cieux.... etc. »

Jésus répondit au grand prêtre : « Tu dixisti » (Vous l'avez dit). « Mais je vous déclare que vous verrez un jour » le *fils de l'homme* assis à la droite de la majesté divine » et venant sur les nuées du Ciel. »

La réponse de Jésus : « Tu dixisti », ne comporte nullement l'affirmation de sa divinité, puisque la question posée ne la comportait pas. Quant à la phrase suivante, a-t-elle été dite? Elle n'est reproduite par les autres Evangélistes ni dans les mêmes circonstances, ni au même moment. Au surplus, elle n'est pas tellement claire qu'elle ne puisse être interprétée comme une glorification de l'humanité tout entière, comme une sorte de profession de foi panthéiste. Jésus ne dit pas, en effet : « Vous me verrez.... », il dit : « Vous verrez le fils de l'homme. » Il évite même de dire « le fils de Dieu ».

D'après saint Matthieu, toute la comparution de Jésus ne comprit que cette seule demande et cette réponse.

« Alors, dit saint Matthieu, le grand prêtre déchira ses » vêtements en disant : Il a blasphémé, qu'avons-nous » encore besoin de témoins? (Matth., XXVI, 65). Que vous » en semble? » Ils répondirent : « Il mérite la mort. » (M. 66.)

D'après les Juifs, toute parole s'écartant de l'orthodoxie immuable était blasphème et punie de mort (*). D'après la

(*) Le Talmud donne la procédure suivie contre Jésus comme un exemple de celle que l'on devait suivre contre les « séducteurs ou hérésiarques » qui cherchaient à renverser la Loi de Moïse. (Talm. de Jésus. Sanhédrin IV. 1; Talm. de Bab. Sanhédrin 43 a, 67 a.)

Bible, Dieu n'était pas le père, mais le *Dieu fort et jaloux*. Appeler Dieu son père et se qualifier de fils de Dieu pouvait donc, à la rigueur, constituer le blasphème.

Et puis c'est tout! La relation du jugement du Christ par les prêtres ne comporte dans saint Matthieu que quatre paragraphes très courts : 63, 64, 65, 66. C'est peu et il faut incontestablement une très grande bonne volonté pour trouver dans ces quelques paroles échangées et reproduites par tradition, vingt ou vingt-cinq ans après l'événement, la preuve *irréfutable, péremptoire*, que Jésus y a affirmé sa divinité, qu'il n'avait jamais proclamée auparavant.

Au chapitre suivant (XXVII, de saint Matthieu), Jésus fut alors conduit devant le gouverneur (Pilate), et le gouverneur l'interrogea, disant : « Etes-vous le roi des Juifs? » Jésus répondit : « Tu dixisti » (Vous le dites).

Or, Jésus ayant été conduit par les prêtres au gouverneur, le gouverneur ne pouvait manquer d'être instruit du motif pour lequel les prêtres l'avaient condamné et avaient déchiré leur manteau. N'est-il pas étrange que Pilate ne lui ait pas demandé tout d'abord : « Êtes-vous Dieu ? » Or, au lieu de cela, il lui demande : « Êtes-vous roi? Et Jésus lui répond exactement par les mêmes termes qu'il avait employés au Tribunal des prêtres : « Tu dixisti ! » Jésus cependant n'avait jamais visé à la royauté temporelle. Il aurait donc dû répondre à Pilate : « Non, je ne suis pas roi, je suis plus que cela, je suis Dieu ! »

Ah! s'il avait dit cela, nous saurions à quoi nous en tenir, ce serait un trait de lumière, un fondement sérieux pour les théologiens, mais il ne l'a pas fait.

Saint Matthieu continue : « Et étant accusé par les princes des prêtres et les sénateurs, il ne répondit rien. » (Matth., XXVII, 2.)

C'est peu, il faut l'avouer, pour se faire une conviction en matière aussi grave

Alors Pilate dit à Jésus : « N'entendez-vous pas de combien de choses ces personnes vous accusent ? » « Mais il ne répondit rien à tout ce qu'il put lui dire, de sorte que le gouverneur en était étonné. »

Et voilà tout pour cette comparution de Jésus devant Pilate. Et Pilate livra Jésus aux soldats.

Cette relation de saint Matthieu transcrite, comme nous l'avons dit, longtemps après la mort du Christ, est bien sommaire, et même invraisemblable. L'interrogatoire et les réponses du Christ n'ont pas pu se borner à ces quelques mots vagues, ambigus, sans grande signification. De ce que le Christ a répondu, d'après les récits de cet Evangéliste, on ne peut rien conclure. De ce que le Christ n'a pas dit, des réponses qu'il n'a pas faites, il est difficile de déduire, comme le font les théologiens modernes, qu'il en pensait davantage, car d'une part le Christ, bien convaincu du sort qui l'attendait, connaissant la haine implacable des prêtres, pouvait se rendre compte que toute défense, que toute discussion étaient inutiles, n'arriveraient qu'à prolonger ou à aggraver son supplice, et d'autre part il est fort possible aussi qu'il se soit défendu et ait discuté davantage, aucun procès-verbal officiel n'ayant été tenu de ces séances judiciaires auxquelles *aucun apôtre, aucun disciple n'assistait.*

Nous avons vu dans des procès recents et fameux comment aujourd'hui, malgré toutes les précautions de garantie, comment malgré les comptes-rendus sténographiques, chacun prêtait aux accusateurs ses propres opinions. Les passions humaines sont les mêmes en tout temps. Ceci doit nous mettre en garde contre cela.

Je remarque encore que Pilate ayant livré Jésus aux Juifs au lieu de Barabas, ceux-ci le flagellèrent, lui mirent une couronne d'épine, par dérision, se prosternèrent en le raillant, disant : « Salut au roi des Juifs ! » (Saint Matth.)

Quand on le crucifia, on mit au-dessus de sa tête « *la cause de sa condamnation.* » (Saint Matthieu.)

Et cette cause était non pas d'avoir voulu se faire passer pour Dieu, mais celle-ci : « Jésus Nazaréen roi des Juifs. »

Comment les prêtres et grands prêtres manquèrent-ils une si belle occasion de prouver que celui qui avait tenté, selon eux, d'usurper le nom de Dieu, se trouvait là, et pour ce motif cloué par eux sur cette croix ? Cela leur importait bien plus qu'un pauvre fils de charpentier qui, sans argent, sans armée, aurait eu la fantaisie de se croire le roi d'Israël. Ce qu'ils avaient voulu et obtenu, c'était de se venger de celui qui avait dévoilé leurs vices et les avait traités de *serpents...*, *d'hypocrites*, *de race de vipères.*

Enfin, dans les injures qu'on lui adressa sur la croix, il n'est nullement question de divinité. (Matth. XXII 40, 42.) Le peuple et les juifs lui disaient : « *Il met sa confiance en Dieu*, *si donc Dieu l'aime* qu'il le délivre, etc. Cette phrase exclut même que l'on pût croire à quelque prétention du Christ à la divinité, car en effet nul ne lui a dit à ce moment tragique : « Si tu es Dieu, sauve-toi toi-même. »

D'après saint Matthieu donc, rien, absolument rien qui prouve que Jésus ait affirmé sa divinité ni pendant sa vie, ni à l'heure de sa mort.

Saint Marc, dans son récit des mêmes événements, est plus concis encore que saint Matthieu, rappelant à peu de chose près les mêmes mots, les mêmes phrases, ne donnant aucune preuve plus concluante que le premier Evangéliste. Inutile donc d'analyser.

***

D'après saint Luc, ces scènes se passent tout différemment. Ce ne sont plus les prêtres qui jugent le Christ d'abord, qui l'accusent de blasphème, qui déchirent leur

manteau et leurs vêtements. De ceci il n'en est plus question, mais ils l'amènent directement à Pilate et l'accusent de toute autre chose que de vouloir se faire passer pour Dieu. « Voici un homme, disent-ils, que nous avons trouvé » pervertissant notre nation, empêchant de payer le tribut » à César et se disant le Christ, « l'Oint du Seigneur ». (Luc, XXIII, 2.)

La première question que Pilate pose à Jésus est celle-ci : « Etes-vous le roi des Juifs? » Jésus lui répond : « *Tu dixisti* ». Mais les prêtres insistant de plus en plus ajoutèrent : « Il soulève la Judée, etc. »

Alors Pilate ne le trouvant pas grandement coupable l'envoie à Hérode, auquel, selon l'Evangéliste, Jésus ne répond pas, ce qui paraît étrange. On ne dit pas non plus ce que Hérode lui demanda. Puis, après cet interrogatoire absolument négatif qui ne nous apprend rien, ou sur lequel plutôt on n'a aucune donnée, Hérode, ne le trouvant guère plus coupable que Pilate, le renvoie à celui-ci.

Les deux premiers Evangélistes passent cette seconde comparution sous silence.

Pilate, ayant alors fait venir les princes des prêtres, les magistrats, etc., leur dit : « Vous m'avez présenté cet » homme comme portant le peuple à la révolte ; et, néan- » moins, l'ayant interrogé en votre présence, *je ne l'ai » trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous » l'accusez...* » (Luc, ch. XXIII, 14.)

Que fait donc Pilate du « *Tu dixisti!* » de tantôt où Jésus *s'affirmait* le roi des Juifs, si ce mot « *Tu dixisti* » constituait une *affirmation* dans l'autre cas, comme le prétendent les théologiens?

D'après saint Luc, ce n'est ni devant les prêtres ni devant Pilate qu'il fut interrogé pour savoir s'il était *le fils de Dieu*. Pas un mot de cela devant les juges.

C'est donc ici déjà une variante très importante, puisque

d'après saint Luc, Jésus est plutôt considéré par ses juges comme un inculpé politique de doctrine perverse, dangereuse pour le clergé et empêchant le peuple de payer le tribut à César.

C'est tout ce que dit saint Luc, et la divinité **proclamée directement et nettement par le Christ lui-même** ne se déduit pas plus de cet Evangile que des Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc.

Bien plus, après la mort du Christ, selon saint Luc, deux de ses disciples s'en allant à Emmaüs, à 60 stades de Jérusalem, rencontrent un homme en route qu'ils *ne connaissaient pas*. Celui-ci les aborde et leur demande de quel sujet ils s'entretiennent avec un air si profondément triste et affligé. L'un des disciples appelé Cléophas lui répond : « Quoi... vous ne savez pas ce qui s'est » passé? » — « Que s'est-il donc passé? » — « Touchant » Jésus de Nazareth *qui a été un prophète puissant* en » œuvres et en paroles devant Dieu et devant le peuple... » *Cependant nous espérions que ce serait lui qui* » *rachèterait Israël*. »

Cette rencontre avait eu lieu six jours après la mort du Christ, puisque les pèlerins d'Emmaüs avaient eu le temps de voir Pierre, qui était allé le troisième jour au Sépulcre et à son grand étonnement l'avait trouvé vide. Ces deux disciples qui connaissaient Jésus, ses traits, sa voix, sa démarche ne le reconnaissent pas, ce qui est bizarre.

De leur réponse à cet homme qu'ils rencontrent, il résulte évidemment que ces disciples, six jours après la mort du Christ et avertis de sa disparition du Sépulcre, ne considéraient nullement Jésus de Nazareth comme le Messie annoncé par l'Ancien Testament. Ils n'avaient même aucune idée de sa résurrection.

Cette histoire est très jolie comme légende, on en a tiré parti dans les tableaux de toutes les écoles, mais elle est

d'autant plus invraisemblable que saint Luc est *le seul* à raconter un fait d'une importance si capitale s'il eût été vrai.

De cette apparition, saint Jean, qui écrivit son Evangile après celui de saint Luc, non seulement n'en parle pas, mais la met fort en doute, car au chap. XXI, 14, il dit, à propos de l'apparition de Jésus au bord de la mer de Tibériade : « Ce fut la troisième fois que Jésus apparut à ses disciples depuis sa résurrection ». Saint Jean ne tient donc nul compte du récit de saint Luc qui porterait le nombre des prétendues apparitions à quatre.

XVI

Saint Jean, qui n'écrivit son Evangile que tout à la fin du siècle, qui avait eu le temps de réfléchir à beaucoup de choses, d'en imaginer beaucoup d'autres, raconte les scènes du jugement *tout autrement.*

Pilate ayant en effet demandé à Jésus : « Etes-vous le roi des Juifs? » Jésus lui aurait répondu : « Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi? » Question assez invraisemblable d'un inculpé ou d'un accusé à son juge et à plus forte raison d'un Dieu qui devait savoir à quoi s'en tenir à ce sujet. — A une seconde question posée par Pilate sur sa prétendue royauté, le Christ répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde, si mon royaume était de ce monde, mes *serviteurs* auraient combattu pour m'empêcher de tomber aux mains des Juifs. » Or, Jésus n'avait pas de serviteurs. Ce mot paraît bien étrange dans sa bouche.

Pilate alla ensuite vers les Juifs et leur dit : « Je ne trouve aucun crime dans cet homme. » Ayant encore

insisté pour soustraire Jésus au supplice, les prêtres répondirent : « Il doit mourir parce qu'il s'est fait *fils de Dieu.* » Pilate cherchant encore un moyen de sauver cet innocent, les prêtres criaient : « Si vous sauvez cet homme, vous » n'êtes point l'ami de César; car quiconque se fait passer » pour roi, se déclare contre César. » Enfin les princes des prêtres réclament eux-mêmes le supplice de Jésus en criant à Pilate : « Nous n'avons point d'autre roi que César. »

Dans tout le récit de saint Jean, si différent de celui des trois autres Evangélistes, Pilate ne s'inquiète même plus, comme dans la version de saint Matthieu, de savoir si Jésus se prétend *le fils de Dieu.* La question n'est même plus posée une seule fois. C'est donc bien comme **perturbateur politique et religieux** que les prêtres le réclament, le condamnent à mort et le crucifient; c'est bien parce qu'il a dit : « Malheur à vous, prêtres hypo- » crites..., serpents..., race de vipères, etc., » mais nullement parce que Jésus avait eu la prétention de se faire passer pour Dieu. La divinité de Jésus de Nazareth n'est exprimée nulle part d'une façon claire et péremptoire dans les chapitres des qnatre Evangélistes racontant les faits de la comparution de Jésus devant ses juges et la scène de la passion.

La preuve *principale, essentielle* de l'abbé Frémont et des théologiens modernes, *la parole même du Christ*, l'aveu de la synagogue, des prêtres, des princes des prêtres, je ne la trouve pas.

Le supplice de Jésus ne l'affirme pas davantage, car alors tous les martyrs devraient être des Dieux. Ils sont tous morts pour soutenir et défendre leur thèse et leur foi. Toutes les religions ont eu leurs martyrs. Tous les progrès de l'esprit humain ont été marqués par des immolations.

Quant au passage des Evangiles qui raconte qu'au

dernier soupir du Christ la terre se couvrit de ténèbres, que le voile du temple se déchira, qu'il y eut un tremblement de terre, que les morts sortirent de leurs tombeaux, cela ne résiste pas à l'examen, car évidemment si pareils phénomènes s'étaient produits, les plus incrédules eussent été convertis et on ne note aucune conversion à la suite de ces cataclysmes.

D'ailleurs ce qui jette un grand doute sur ces faits, c'est que si saint Matthieu parle de tremblement de terre, saint Marc, saint Luc et saint Jean lui-même n'en parlent pas. On sait avec quelle facilité on invente des coïncidences extraordinaires et merveilleuses pour entourer un événement important d'une auréole surnaturelle et faire intervenir la puissance divine dans les choses humaines qui souvent les comportent le moins. Un orage et un tremblement de terre survenant au moment même où le Christ exhala son dernier soupir ne prouveraient rien encore en dehors d'autres preuves plus évidentes et plus indiscutables.

L'imagination, la poésie, la rhétorique, la phraséologie, les fleurs d'éloquence, la sentimentalité sont sans doute en elles-mêmes de fort belles et bonnes choses, mais quand il s'agit de **Dieu**, de **l'Être suprême**, de l'éternel problème qui a hanté et hantera l'humanité de son berceau à sa disparition définitive, j'estime qu'elles doivent se taire, être mises à l'écart comme des enfantillages, pour ne laisser place qu'à la science, qu'à la raison, qu'à la logique.

C'est en effet à ces belles choses-là que nous en devons de forts vilaines, toutes les aberrations de l'humanité dans les innombrables représentations de la divinité, toutes les folies fanatiques, tous les fétichismes, toutes les idolâtries, toutes les hécatombes sanglantes.

Il est temps, plus que temps, de travailler à ce qu'on ne nous ramène plus à l'adoration des Tabous, des Moloch de Phénicie, des Huitzlopochtli du Mexique.

Et franchement, nous sommes plus sur cette voie-là en ce moment où la haine et l'intolérance semblent diviser de plus en plus les hommes, que sur celle de *l'amour universel* que nous prêchait le **sublime crucifié**.

Pour me résumer donc, d'accord avec les théologiens de bonne foi, je puis affirmer que la divinité du Christ ne ressort nullement de l'Ancien Testament, qu'aucun de ses textes relatifs au Messie ne l'établit ou ne la fait pressentir.

D'accord avec les théologiens, je constate que la divinité du Christ ne ressort pas davantage des trois Evangiles synoptiques, de saint Matthieu, de saint Marc, de saint Luc, je constate, en outre, que jamais, durant sa vie, le Christ n'a affirmé lui-même sa divinité, que d'après saint Jean il aurait dit à Marie-Madeleine, dans sa première prétendue apparition dont les premiers Evangélistes ne disent mot : « Allez trouver mes frères et dites-leur : Je monte vers mon père et votre père vers mon Dieu et votre Dieu » (*), paroles qui semblent absolument contredire la divinité que saint Jean cherche à lui attribuer d'autre part.

J'ai constaté enfin historiquement que pendant les premiers siècles et jusqu'au temps d'Origène et même bien au-delà, les chrétiens ne considéraient le Christ que comme l'Oint du Seigneur, le porte-parole, le messager de Dieu, le prophète chargé par lui de la bonne parole, de la régénération du monde, par la fraternité universelle, par la piété envers Dieu, par la charité.

Cette gloire devait suffire au Christ, c'était la seule qu'il ambitionnât.

S'il avait voulu davantage, **il l'eût dit hautement, clairement et nettement**, il n'aurait pas attendu que sa divinité fut enfin établie trois siècles après sa mort, par un Concile tronqué, présidé par un tyran hérétique,

(*) Saint Jean, xx, 17.

cruel, perfide et ambitieux, où, sur deux mille quarante-huit évêques assemblés d'abord, trois cents évêques seulement circonvenus par l'intrigue et l'ambition décrétèrent ce point de dogme qu'aucune parole de Jésus ne confirme et ne justifie et que la raison même condamne.

XVII

Dieu pas plus que le Christ n'ont pu vouloir tromper les hommes.

Dieu voulant dicter sa loi n'a pu le faire d'une façon clandestine, obscure, tortueuse, inintelligible pour tous ceux qui ne connaissent pas les finesses, les roueries de la dialectique.

Pas plus sur le Sinaï que sur le Golgotha Dieu n'a parlé aux peuples.

Ceux qui se sont fait ses interprètes, Moïse et les Evangélistes, n'ont apporté aucune preuve palpable, évidente, irrécusable, irréfutable de la mission qu'ils se sont attribuée. Leurs livres sont semés d'erreurs, d'impossibilités scientifiques, d'invraisemblances, de contradictions.

J'ai analysé le Décalogue dans les *Soirées de la Duchesse*, je viens d'analyser les Evangiles.

Nulle part Jésus de Nazareth n'a affirmé qu'il était Dieu, qu'il était l'égal de Dieu, qu'il voulût qu'on l'adorât comme Dieu.

Ses miracles que l'on n'a transcrits et rapportés que vingt, trente ou soixante ans après sa mort, n'offrent aucune certitude, aucun élément sérieux de crédibilité. Le premier qu'on lui attribue, qui comme tel aurait dû prendre place dans toutes les narrations de sa vie, le

miracle des Noces de Cana, n'est rapporté que par saint Jean. Ni saint Matthieu, ni saint Marc, ni saint Luc n'en font même mention.

Des miracles, tout le monde en faisait, selon les anciennes théologies, depuis l'âne de Balaam jusqu'aux thaumaturges les moins respectables de toutes les religions les plus saugrenues. Ce n'est point à des récits d'imagination, d'exaltation mystique qu'il faut demander la vérité.

Ce que le Christ a été, ce qu'il a voulu, il faut le chercher, à travers les exagérations, à travers les amplifications souvent maladroites, dans l'histoire de sa vie, dans les paroles qu'il a *vraiment* dites, dans ses sermons sur la montagne, dans ses paraboles; il faut presque le deviner par une profonde étude psychologique de son caractère et du milieu dans lequel sa vie s'est déroulée. Et ce n'est pas une besogne facile.

L'histoire de la vie de Jésus, nous ne la possédons pas complète dans les quatre Evangiles. Ecrite, comme je l'ai dit, sur des traditions orales plus ou moins vagues, plus ou moins sérieuses, elle n'aurait de valeur certaine que si, comme l'Eglise l'a fait pendant longtemps accroire et le certifie encore dans nos catéchismes, on pouvait affirmer que les Evangiles ont été dictés par le Saint-Esprit, ont été écrits sous l'inspiration divine. Mais en présence des dissemblances, des divergences, des contradictions nombreuses qui les caractérisent, cette prétention n'est plus soutenable aujourd'hui, à moins de prétendre que le Saint-Esprit s'est complu à embrouiller les choses, à nous induire en erreur, à se donner des démentis à lui-même.

Les Evangiles ne sont donc, selon les théologiens modernes, que « des mémoires ou notes juxtaposées avec » plus ou moins d'ordre ou de désordre et qui s'imposent

» aux appréciations du sage et à la critique du philosophe, » comme tous les autres faits de l'histoire. »

Mais, pris à ce point de vue même, les Evangiles nous présentent encore de grandes difficultés, car bien certainement, s'ils ont rapporté beaucoup de choses réelles, beaucoup de phrases dites par le Christ, ils en ont, d'autre part, imaginé ou rapporté beaucoup dont l'impossibilité frappe et choque tout homme de logique et de bon sens.

Il est en effet impossible que le Christ ait énoncé des principes complètement contradictoires ou des doctrines diamétralement opposées les unes aux autres, qu'il ait dit un jour : « Tu honoreras ton père et ta mère... etc. », qu'il ait dit après cela : « Tu haïras ton père, ta mère, tes frères et sœurs... etc. » Il est impossible qu'il ait dit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même... etc. » et qu'il ait dit ensuite : « Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu y apporter la paix, mais le glaive, car je suis venu séparer l'homme d'avec son père, la fille d'avec sa mère... et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison ». (Matth. x., 34, 35 et 36.)

Si c'est un devoir de détester ses plus proches parents, à plus forte raison doit-on détester les autres hommes. Jésus aurait donc prêché la haine universelle.

Ces paroles peuvent-elles avoir été dites par celui qui enseignait dans ses sermons sur la montagne à ne point résister au mal qu'on veut vous faire, qui prescrivait de tendre la joue gauche à celui qui vous avait frappé à la joue droite, c'est-à-dire le pardon des injures ; qui disait : « Si quelqu'un veut vous enlever votre tunique, laissez-lui encore prendre votre manteau ». (Matth., v.)

Il y avait sans doute exagération de bonté, de charité, de mansuétude, d'abnégation dans ces préceptes, mais ne sont-ils pas en contradiction flagrante avec les paroles de haine qu'on lui prête, dans la suite des Evangiles?

Jésus n'a-t-il pas dit : « Ne faites pas comme les pharisiens (prêtres) qui se font appeler rabbi ou maître. Vous » n'avez qu'un maître, Dieu, et vous êtes tous frères. » » N'a-t-il pas dit : « Bienheureux ceux qui sont doux..., » bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de justice..., bienheureux ceux qui sont miséricordieux..., » ceux qui sont pacifiques..., bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice... » N'a-t-il pas dit : « Vous ne tuerez point, et quiconque tuera, méritera » d'être condamné par jugement. » Mais moi, je vous » dis encore : « Quiconque se mettra en colère contre » son frère, mérite d'être condamné. » N'a-t-il pas dit, » enfin : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui » vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent » et vous calomnient. » (Matth., v.)

Ne sont-ce point tous les principes de justice, de solidarité humaine, de fraternité universelle que le Christ prêchait à ses disciples et aux foules sur la montagne? Ajoutons-y la touchante parabole du bon Samaritain, qui fait de la charité une vertu universelle (saint Luc, x), et la recommandation que Jésus fait à ses disciples de s'aimer les uns les autres (saint Jean, xv, 12, 17).

Comment est-il possible de concilier ces choses avec cette affirmation « qu'il n'est point venu apporter la paix sur la terre, mais le glaive ». — « Qu'il y est venu, au contraire, pour séparer l'homme d'avec son père, la fille d'avec sa mère..., pour rendre ennemis ceux de la même maison? » (Matth., x, 34, 36.)

D'autre part, comment peut-on concevoir que Jésus ait recommandé à ses apôtres et à ses disciples « *d'être prudents comme des serpents* », d'imiter et de prendre pour exemple l'être le plus vil et le plus abject de la création? Ce conseil, que nul honnête homme n'oserait donner à ses enfants, à ses amis, comment les Evangé-

listes ont-ils pu le mettre dans la bouche d'un homme dont ils prétendaient faire un prophète inspiré de Dieu ou Dieu lui-même ?

Comment expliquer que Jésus, qui avait dit : Honorez votre père et votre mère et que celui qui dira des paroles outrageantes à son père ou à sa mère soit puni de mort » (saint Matth., XV, 4), ait lui-même adressé ces mots à Marie : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ! » (saint Jean), et plus tard, la méconnaissant : « Qui est ma mère, qui sont mes frères ? » (Saint Matth., XII. 48.)

Peut-on s'adresser d'une façon plus méprisante, plus irrespectueuse, plus outrageante, à celle qui vous a donné le jour et qui, selon les Evangélistes, était l'épouse du Saint-Esprit, de Dieu lui-même ?... Quels contre sens !

Comment expliquer que saint Jean-Baptiste reconnaisse tout d'abord le Messie en Jésus, lorsque celui-ci vint au Jourdain, qu'il crut voir l'Esprit Saint planer sur sa tête, en forme de colombe, et lui fasse demander après cela, lorsqu'il était emprisonné par Hérodiade : « Etes-vous celui qui doit venir ? ou en attendons-nous un autre ? » (Saint Matth., XI, 3.)

Cela n'implique-t-il pas que saint Jean-Baptiste n'avait eu aucune certitude antérieurement et postérieurement au baptême ?

Comment expliquer de la part d'un Dieu cette colère de Jésus contre un figuier qu'il dessèche, parce qu'il ne porte pas de fruits mûrs au printemps ! (saint Matth., XXI, 19), ou encore cette parabole d'un roi qui, n'ayant pas trouvé de convives de qualité pour un festin qu'il se proposait de donner et ayant chargé des émissaires de ramener les premiers venus, précipite dans les flammes éternelles un pauvre diable trop confiant, dont la seule faute était d'être en haillons et de ne pas avoir de robe nuptiale ? (Saint Matth., XXII., 9, 10, 11, 12, 13.)

Comment expliquer qu'après les prophéties terribles contenues dans le chapitre XXIV de saint Matthieu, le Christ ayant ajouté : « Je vous le dis, en vérité : que cette génération ne passera point que toutes ces choses se soient accomplies », ces choses ne se soient point accomplies ?

Je m'arrête, je ne veux pas, ici, souligner toutes les anomalies, toutes les absurdités, toutes les phrases, toutes les actions antidivines et même antihumaines que les Saintes Ecritures prêtent à Jésus. Cela me mènerait trop loin. Celles-ci suffisent comme indication des inconséquences que l'on attribue bénévolement à l'Homme-Dieu, à la seconde personne de la Sainte-Trinité.

Les théologiens se gardent bien d'appuyer sur ces textes, cependant formels, et quand ils cherchent à les expliquer, ils tombent dans les plus étranges bouffonneries. Mais que leur importe ! La crédulité humaine est inépuisable.

De deux choses l'une, ou le Christ a prêché une doctrine de paix, d'amour, de fraternité, d'abnégation que nous retrouvons en résumé dans ses Sermons sur la montagne, ce qui explique sa grande popularité parmi les pasteurs et les pécheurs galiléens bons et simples, parmi les femmes qui le suivaient en masse, parmi les enfants qu'il aimait à réunir autour de lui, ou bien il a prèché une religion de haine et d'inimitié, l'apologie de la discorde, de la lutte entre hommes et nations, de toutes les persécutions les plus cruelles, et dans ce cas les premiers siècles du christianisme n'auraient plus de sens, ne s'expliqueraient pas, et loin d'en faire un Dieu, il faudrait l'assimiler aux fanatiques sectaires de l'Inde qui ont engendré les Thugs et les étrangleurs de Ceylan et de Java.

L'Eglise chrétienne et catholique le présente sous sa

première forme, sous celle de rédempteur, de messager de paix, d'amour et de miséricorde, mais par une étrange inconséquence elle lui attribue, en même temps, les paroles de haine et de malédiction qui se trouvent rapportées çà et là dans les Evangiles et qui forment une profonde opposition avec le caractère du doux prophète, qui manifestait une si grande horreur pour l'injustice et la violence, pour tout pouvoir despotique et arbitraire, pour toute hiérarchie sacerdotale, pour tout dogme trop précis, trop arrêté.

Les théologiens ont beau s'évertuer à expliquer ces discordances dans les discours attribués à Jésus, y chercher des justifications symboliques, se creuser la tête pour y trouver un sens mystique tant soit peu acceptable, faire des tours de force de dialectique pour concilier ce qu'il a dit réellement et ce qu'on lui a fait dire après coup, ils ne font qu'embrouiller tout cela d'une façon pitoyable et ridicule.

Si l'on peut difficilement admettre qu'un homme sensé, qu'un philosophe, qu'un savant dise tantôt oui, tantôt non, tantôt noir, tantôt blanc sur le même sujet, nie le lendemain ce qu'il avait affirmé la veille, pareille incohérence s'explique bien moins encore chez celui dont ses disciples ont fait d'abord le fils de Dieu, puis Dieu lui-même.

Dieu, pas plus que le Christ, comme je l'ai dit au commencement de ce chapitre, n'ont pu vouloir tromper les hommes.

XVIII

Mais des hommes sont venus qui nous ont trompés, ceux dont parlait le Christ lorsqu'il disait : « Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts comme des brebis et qui au dedans sont des loups dévorants ».

Ils sont venus et ont passé de la synagogue à la religion nouvelle avec toutes leurs passions, tous leurs vices, toutes leurs turpitudes, toute leur cupidité. Pas tout de suite, sans doute, dans les premiers temps du Christianisme, pas même pendant les deux premiers siècles, bien que déjà les discussions les plus violentes commençassent à surgir entre les apôtres sur l'interprétation des traditions et des Evangiles et les divisassent de plus en plus.

En ce temps-là, l'Eglise naissante ne pouvait avoir encore d'autre ambition que d'étendre la doctrine nouvelle, pacifique et humanitaire, à travers les hostilités de toute espèce et les persécutions souvent violentes.

Il fallait vaincre et l'antipathie des Juifs restés fidèles à la loi de Moïse, des Juifs non convertis, n'ayant pas reconnu en Jésus de Nazareth les attributs et les qualités du Messie prophétisé, et d'autre part les résistances du paganisme auquel les masses commençaient à ne plus croire, mais que soutenaient encore les forces sacerdotales organisées et intéressées à le défendre.

Ces premiers siècles d'éclosion des idées grandes et généreuses toutes démocratiques et sociales que le Christ avait semées, furent les plus beaux temps du Christianisme, l'époque des sublimes dévouements, des prosélytismes héroïques (*).

Mais du jour où, par l'intimidation, les menaces d'exil et d'autres châtiments, une minorité de trois cents évêques sur plus de deux mille prélats réunis d'abord à Nicée, fit alliance avec le despotisme impérial et décréta la *consubstantialité* par raison d'Etat, afin de substituer une idolâtrie nouvelle à l'interprétation plus ou moins large de la doctrine du Christ, le Christianisme ne fut plus une religion de paix, de fraternité et d'amour, mais devint une

(*) Le beau roman de H. Sienkiewicz « *Quo Vadis ?* » en donne une fidèle description.

secte de combat, de persécution, de spoliation et de haine.

L'arianisme n'est nullement détruit par le Concile de Nicée. Les Conciles succèdent aux Conciles.

Pour préparer, soutenir ou contredire les décrets de ces assemblées, on écrit en grec, en latin, des centaines, des milliers de manuscrits, des dissertations, des diatribes, des gloses, des sermons, des invectives, des vers, des légendes.

Le siège épiscopal de l'importante Eglise d'Antioche est occupé pendant trente années par des évêques Ariens.

Dans le Concile de Césarée en 334, les évêques attaquent ouvertement saint Athanase, évêque d'Alexandrie.

Nouveau Concile à Constantinople en 335 où les Ariens reviennent en faveur et font exiler saint Athanase dans les Gaules. Les Eusébiens de Nicomédie et de Césarée en Cappadoce veulent forcer saint Alexandre à recevoir Arius à la communion. Après la mort de l'empereur Constantin, Eusèbe, évêque de Beryte, en Phénicie, puis de Nicodémie, se fait donner le siège épiscopal de Constantinople qui fut longtemps disputé entre un évêque catholique et un évêque arien.

En 341, Concile d'Antioche où les évêques ariens font accepter leur profession de foi et disposent du trône épiscopal d'Alexandrie qui appartenait à saint Athanase.

En 342, Concile de Rome convoqué par le pape Jean Ier auquel les évêqes d'Orient refusent d'assister.

En 347, Concile de Sardique, en Dardanie, qui rend témoignage des vertus épiscopales de saint Athanase d'Alexandrie.

La minorité du Concile, hostile au pape et à saint Athanase, et qui comprend quatre-vingt évêques d'Orient, réunie en nouveau Concile à Philippopolis, en Thrace, excommunie le pape et saint Athanase.

En 355, nouveau Concile à Milan comprenant trois cents évêques d'Occident et d'Orient, dont beaucoup d'Ariens. La majorité, cette fois, condamne saint Athanase que le Concile de Sardique avait béni. L'empereur Constance exile le pape Libère, et le peuple de Rome élit pape à sa place, ou anti-pape, le diacre Félix.

En 357, rivalité de puissance et d'ambition qui soulève un vif débat entre Cyrille, évêque de Jérusalem, et Acacius, évêque de Césarée en Palestine.

En 358, les Ariens redevenus tout puissants dressent un nouveau Symbole dans le Concile de Sirmium. Le pape Libère, le vrai pape, toujours exilé, signe cette formule et condamne saint Athanase, qu'il avait glorifié précédemment. Bel exemple de l'infaillibilité pontificale.

En 359, réunion du Concile de Rimini, en Italie, et de Séleucie, en Syrie, convoqués en même temps, l'un pour l'Occident, l'autre pour l'Orient, et qui donnent en spectacle l'acharnement auquel peuvent atteindre les rivalités intestines de l'Eglise dite Catholique. Le fiel entrait depuis longtemps dans l'âme des dévôts.

En 362, deux évêques, Mélice et Paulin, tous deux orthodoxes, se disputent le siège épiscopal si important d'Antioche. Toute l'Eglise se partage entre les deux compétiteurs qui s'excommunient réciproquement.

Le schisme dura bien au-delà de la vie de Paulin et de Mélice, auxquels les partis respectifs donnèrent des successeurs.

En 367, l'évêque de Constantinople baptisa l'empereur Valens qui promit solennellement de maintenir la doctrine de l'Arianisme.

En 381, troisième Concile général de Constantinople présidé d'abord par saint Grégoire, qui condamne tous les hérétiques, au nombre desquels Appollinaire qui ne reconnaît pas la nature humaine de Jésus-Christ, et Macédonius qui conteste la divinité du Saint-Esprit.

En 384, l'empereur Maxime condamne à mort, malgré saint Martin de Tours, Priscillien, le chef des priscillianistes, nouvelle secte chrétienne déclarée hérétique.

C'est le premier sang versé au nom de l'orthodoxie, le premier attentat contre la vie des dissidents.

En 388, l'évêque d'Alexandrie, Théophile, excite le peuple à détruire la précieuse bibliothèque du célèbre temple de Sérapis.

Premier attentat contre la science.

XIX

Je n'ai pu nécessairement donner ici qu'un aperçu très sommaire des dissensions qui surgirent au sein de l'Eglise après le célèbre Concile de Nicée. Ce résumé est absolument exact. Ceux qui n'étudient pas l'histoire n'en connaissent pas le premier mot, et il est bon et utile qu'on éclaire leur ignorance. Les théologiens n'en pourront en tout cas nier l'exactitude.

Tout le IV[e] siècle est rempli de ces tiraillements, de ces discussions, tout le V[e] siècle se poursuit dans le développement d'une religion qui n'a plus rien de commun avec les « Sermons sur la montagne » de Jésus-Christ. C'est la lutte acharnée des intérêts, des ambitions, des cupidités.

Que pouvaient faire les peuples, les pauvres humains au milieu de ces interminables schismes, hérésies et controverses auxquels ils ne comprenaient rien, si ce n'est qu'un Dieu muet et cruel les guettait à la moindre faute, à la moindre erreur, pour les précipiter dans les flammes éternelles ? Devaient-ils tenir pour tel Concile ou pour tel autre ? Avec les évêques d'Orient ou avec les évêques

d'Occident? Avec le pape Libère exilé ou avec le pape de Rome, le diacre Félix? Que devenait dans tout cela l'inspiration du Saint-Esprit? Que devenait la parole du Christ : « Quand vous serez deux ou trois réunis en mon nom, etc... », lorsque des centaines d'évêques assemblés en excommuniaient des centaines d'autres et quelques papes par dessus le marché, lorsque les saints eux-mêmes, comme saint Athanase d'Alexandrie, étaient tantôt glorifiés tantôt condamnés, flétris comme schismatiques et envoyés en exil?

Et pendant ces deux siècles et les suivants, le Christ-Dieu n'eut pas pitié des humains, ne vint pas mettre un terme à leur cruelle incertitude, à leurs angoisses, à leur terreur des flammes éternelles, lorsqu'il lui eût été si facile et si simple de descendre de l'Empyrée, d'apparaître sur une nuée au milieu du premier Concile et de déclarer *urbi* et *orbi* : « Je suis *omoiousios* ou je suis *omoousios*, je suis consubstantiel ou je ne le suis pas ! »

Car toute la catholicité repose sur l'*iota* qui diversifie ces deux mots. En effet, non-*consubstantiel*, le Christ n'est plus qu'un demi-Dieu, ou plutôt il y aurait deux Dieux, l'un plus grand, plus complet, plus éternel, l'autre plus petit. Pour faire de Jésus, qui avait été porté pendant neuf mois dans les flancs de sa mère, qui avait passé par toutes les transformations successives du fœtus, qui avait après cela pris la forme humaine définitive, qui avait participé de toutes les imperfections, de tous les besoins matériels, de toutes les infirmités naturelles de notre nature, pour faire de Jésus, dis-je, l'égal d'un Dieu, Dieu lui-même, il fallait un effort d'imagination, de subtilité théologique extraordinaire, extravagant.

L'apparition du Christ au milieu de toutes ces controverses s'imposait donc absolument si le Christ-Dieu avait voulu que les hommes, au lieu d'errer à l'aventure

fussent enfin fixés sur cette question d'une importance si capitale.

N'est-ce point une terrible preuve contre la divinité du sublime Nazaréen que cette indifférence au milieu de ces disputes séculaires les plus violentes, les plus embrouillées, les plus ténébreuses, que ce silence de mort au milieu des passions déchaînées depuis dix-neuf cents ans parmi ses apôtres et ses disciples créant schismes sur schismes, hérésies sur hérésies?

L'instrument de son supplice, la croix, n'était déjà plus le signe de la douceur, de la pitié, de l'abnégation, de la fraternité universelle, de la tolérance, de la miséricorde, de l'amour de Dieu et des hommes, c'était un emblème en bois, en bronze, en marbre, en plâtre, en zinc, en argent ou en or qui ne servait plus qu'à encourager les instincts de cupidité ou de domination de telle ou telle secte absolument décidée à écraser toutes les autres à son profit. Toutes brandissaient le crucifix, maudissaient, anathématisaient, excommuniaient, tuaient en son nom, et le crucifix ne les écrasait pas, ne leur brûlait pas les mains!... Il assistait inerte et il assistera jusqu'à nos jours à toutes les cruautés sans nom, à toutes les trahisons, à toutes les turpitudes, à toutes les débauches, à tous les massacres accomplis par les gens d'Eglise et par les fanatiques, *ad maiorem Dei gloriam.*

Sur la poitrine et sur la tiare d'un Boniface III empoisonné et assommé en punition de ses infamies, d'un Serge III dont la concubine Marioza donna naissance à un second pape Jean XI, d'un Jean XII né de l'inceste de Marioza avec son propre fils, le prince Albéric, déposé par l'empereur Othon pour ses crimes, parjures et sacrilèges, sur la poitrine et sur la tiare d'un Boniface VIII, athée et simoniaque, d'un Jean XXIII, déposé pour crime d'inceste, d'adultère, d'empoisonnement, de subornation, d'un

Alexandre VI Borgia, dont il est inutile de rappeler la vie de cruautés et de débauches, sur les murs des tortionnaires de l'Inquisition, sur l'épaule ou la casaque ou le casque des soudards que l'on envoyait assassiner les Vaudois, les Albigeois, les Jacquiers, les Huguenots, le Christ reste toujours impassible, spectateur inconscient de tant d'horreurs qu'il lui eut été si facile d'empêcher et de punir s'il avait été Dieu, lui qui avait manifesté un si grand et si profond amour pour l'humanité.

Le Christ n'intervint pas davantage lorsqu'au XIVe siècle les controverses théologiques tombèrent dans l'extravagance la plus complète, lorsque des moines grecs dans la ferveur et dans l'aberration de leurs contemplations prétendirent apercevoir à leur nombril les rayons de la lumière béatifique, lorsque cinq Conciles grecs, malgré l'opposition de Baarlam, décidèrent que la lumière du nombril était celle qui environnait Jésus-Christ sur le Thabor (*) lorsque les franciscains se divisèrent sur la couleur, la forme et la matière de leurs habits, lorsque Wiclef nia la présence réelle et l'efficacité des sacrements, les vertus des papes et leur infaillibilité, lorsque les papes furent exilés pendant soixante-dix ans à Avignon, cette nouvelle Babylone, où l'or et l'intrigue achetèrent si souvent les grâces, les absolutions et les indulgences, lorsque la Jacquerie menaça de ruine les abbayes et les châteaux et ébranla la société jusque dans ses fondements, lorsque le grand schisme précurseur de la Réforme mit en question la puissance temporelle et porta une si grave atteinte à la puissance spirituelle des papes.

N'est-ce point, je le répète, une terrible preuve contre l'intervention divine directe dans les affaires de ce monde? N'est-ce point un blasphème, un sacrilège que d'associer

(*) Chron. Univ. Ch. Dreyss, p. 374.

Dieu et le Christ à tant de turpitudes, d'infamies commises dans le cours de dix-neuf siècles en leur nom, alors que les passions humaines, l'ambition, la cupidité, l'orgueil, la luxure en étaient les seules causes ?

XX

Il y a donc deux Christ dans les Evangiles, comme je l'ai dit plus haut, l'un le **vrai Christ,** celui des « Sermons sur la montagne » et des paraboles, celui devant lequel tout homme intelligent, impartial, honnête et de bonne foi doit s'incliner avec vénération, puisqu'il fut martyr d'une grande et généreuse idée, celui qui, précurseur de la libre pensée, avait rêvé la religion universelle sans dogmes, sans faste, sans pompe, sans clergé, la religion des humbles, la religion de paix, de fraternité et d'amour ; l'autre, le **Christ façonné après coup** par des hallucinés de bonne foi incontestablement dans les premiers temps du Christianisme, mais étayé de traditions mal établies, de faits merveilleux dûs à l'imagination populaire, à l'auto-suggestion, à la légende.

Le **vrai Christ** est celui qui, poursuivi par la haine des prêtres, est mort sur le Golgotha par amour pour l'humanité; — le second est celui que les apôtres ont voulu ressusciter pour en faire l'instrument de leur prosélytisme de visionnaires, d'illuminés, résurrection que nul n'a vue, à laquelle nul n'a assisté et dont les six ou sept récits apostoliques sont absolument contradictoires.

Le **vrai Christ** est celui qui acceptait de boire à la cruche de la Samaritaine, qui s'asseyait à la table des publicains et des pécheurs au grand scandale des scribes et des

pharisiens, qui recevait dans son intimité Marie-Madeleine la possédée, qui relevait la femme adultère et la défendait contre la foule hostile prête à la lapider, qui proclamait ainsi la pitié, la miséricorde, la tolérance universelle ; — l'autre Christ est celui que plus tard brandissaient les fanatiques de toute race lorsqu'ils tuaient au nom de Dieu les samaritains, les publicains, les pécheurs ; — l'autre Christ est celui que portaient à la main et sur la poitrine les tortionnaires de l'Inquisition, les massacreurs de Vaudois, d'Albigeois, de Huguenots, que portent encore les exterminateurs de peuples affamés d'or, assoiffés de richesses.

Le **vrai Christ** est celui qui, vêtu d'une pauvre tunique et d'un haïck en poils de chameau, prêchait en plein air, à l'ombre des grands arbres, sous les tentes au bord du lac de Tibériade, en pleine nature, dédaignant les synagogues aux murs étroits, aux idées mesquines, recommandant à ses disciples la pauvreté, l'humilité, l'égalité, le dédain des richesses et des honneurs, qui, à la veille de la passion, entrait couvert de poussière à Jérusalem sur un ânon ou une ânesse ; — l'autre Christ est celui dont s'affublent des hommes chamarrés d'or et d'argent, vêtus luxueusement comme des femmes, chargés de bijoux et de dentelles, avec de longues traînes de fine étoffe blanche, ou de pourpre ou de soie, coiffés de tiares ou de mîtres étincelantes de perles et de pierreries, dépassant en recherche de cérémonial et de faste les plus pompeuses exhibitions des prêtres idolâtres de Ninive, de Thèbes, de Babylone, de Jeypore ou de Bénarès, se faisant porter en palanquins dorés, accompagnés de camériers, de Monsignori, de gardes nobles, de caudataires, de thuriféraires, exigeant des foules hypnotisées les adorations réservées aux potentats, aux tyrans et aux Dieux. Entre le Christ et ses apôtres, quel contraste, quelle antithèse!....

Encore faut-il savoir gré aux Vicaires de Jésus-Christ de s'être contentés du palanquin doré, de la *sedia gestatoria*, alors qu'ils auraient pu paraître en public sur quelque imitation du char de Djargernah, sous les roues duquel se font écraser les fanatiques hindous. Pour qui a assisté aux grandes cérémonies pontificales, nul doute qu'il ne se fut trouvé dans notre civilisation dite chrétienne, au XIXme et au XXme siècle, assez d'insensés, d'illuminés, d'hystériques pour ensanglanter les parvis de Saint-Pierre.

XXI

Le **vrai Christ** n'avait point imposé de dogme. Toute la loi, selon lui, se résumait en l'amour de Dieu, en l'amour de l'humanité. Rien de moins dogmatique que ses prédications. Il n'avait institué aucun rituel nouveau, aucune cérémonie spéciale. Le baptême qu'il avait accepté et imité de saint Jean n'était encore que le signe d'initiation, la purification symbolique accompagnant l'entrée dans la secte nouvelle. Il n'avait nullement supprimé les pratiques de piété générales qui restaient les pratiques juives, ni surtout la circoncision.

Le **vrai Christ** n'avait inventé ni institué aucun sacrement. Les dogmes et les sacrements n'ont été fabriqués que longtemps après sa mort au fur et à mesure que les apôtres sentaient le besoin d'étendre leur domination, d'asservir davantage les peuples, de les courber sous le joug d'une plus complète et plus étroite tyrannie.

Le baptême ne fut pas inventé par saint Jean. Les ablutions saintes étaient communes à presque toutes les

religion de l'Orient. Jésus-Christ l'adopta, non comme sacrement, ni même comme initiation obligatoire, car pendant sa vie on ne voit pas qu'il l'ait pratiqué lui-même auprès de ses nouveaux adeptes, mais plutôt par admiration et condescendance envers celui qui l'avait précédé dans la voie de l'émancipation des vaines formules du mosaïsme sacerdotal. Le Christ y attacha, en somme, peu d'importance. (*)

Le baptême ne remplaça nullement la circoncision qui fut encore pratiquée pendant un certain temps par les nouveaux chrétiens.

Les apôtres ne rendirent le baptême définitif et obligatoire qu'en se fondant sur des mots qu'on prêta à Jésus *après sa résurrection* : « Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Pere, du Fils et du Saint-Esprit. » La résurrection permit de faire dire au Christ beaucoup de choses auxquelles il n'avait jamais pensé et qui étaient en contradiction avec les enseignements qu'il avait développés au cours de sa vie.

Le baptême, disent les théologiens, est un sacrement qui efface le péché originel et nous rend chrétiens. Or, le péché originel est une légende qui ne repose sur aucune base certaine et sérieuse, qui fait injure à la justice de Dieu même. Je m'en suis expliqué théologiquement et exégétiquement dans un autre ouvrage : *Les soirées de la Duchesse.* D'ailleurs cette vertu qu'on lui donne d'effacer la trace du péché originel n'a pas été établie tout d'abord, car dans les premiers siècles de l'Eglise, les adultes seuls étaient admis au baptême et après avoir parcouru les divers degrés du catéchuménat : *Auditeurs* d'abord, ils recevaient l'instruction nécessaire ; *Compétents*, ils assistaient au commencement de la messe et

(*) Marc VII, 4 ; Jos. *Ant.* XVIII, v. 2 ; Justin, *Dial. cum Triph.*, 17, 29, 80 Epiph. *adv. haer*, XVII.

pratiquaient les abstinences; *Elus*, ils recevaient solennellement le sacrement, soit la veille de Pâques, soit la veille de la Pentecôte.

Le sacrement du baptême donc, comme tous les autres, s'est formé *successivement*, longtemps après Jésus-Christ, par des combinaisons auxquelles les intérêts du clergé ont eu plus de part que l'inspiration tardive et hésitante de l'Esprit-Saint.

Le baptême, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui par *infusion*, ne date que du XIIe siècle après Jésus-Christ. On le fit longtemps par *immersion*. Saint Pierre baptisa exceptionnellement par *aspersion*, dit-on, trois mille Juifs qu'il convertit lors de sa première prédication, s'il faut en croire les *Acta Sanctorum* remplis de beaucoup d'erreurs. Maîs, en admettant même ce fait, comme, d'après l'Eglise, le baptême n'est valable que pour autant que l'eau atteigne le corps, ou tout au moins la tête, de manière à produire une véritable ablution, on se demande comment s'y prit saint Pierre, pour baptiser tout ce monde à la fois, à défaut de tuyaux d'arrosage qui ne paraissent pas avoir fonctionné à Jérusalem.

Si le baptême efface le péché originel et seul rend chrétien, enfant de Dieu et de l'Eglise, comme l'affirment les théologiens, comment expliquer que l'on ait attendu trois siècles avant de baptiser les enfants? N'étaient donc ni chrétiens, ni enfants de Dieu et de l'Eglise ceux qui mouraient avant l'âge adulte.

Le sacrement de *la confirmation* n'a nullement été institué par Jésus-Christ. On n'en trouve nulle trace dans ses enseignements, non plus que dans ses recommandations posthumes. Il a été inventé, de toutes pièces, par les apôtres. (*)

D'après la théologie, la confirmation donne à ceux qui

(*) Act.-Apost. ch. VIII, 14-17, — XIX, 5 et 6.

le reçoivent le Saint-Esprit et l'abondance de ses dons. Ces dons sont : la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété, la crainte de Dieu. L'Eglise catholique grecque confère tout cela immédiatement après le baptême du nouveau-né. Dans l'Eglise catholique latine, le sacrement se confère après la première communion, à l'âge dit de raison.

Quiconque a fait quelqu'étude psychologique comparative sur cet âge de la vie humaine et sur l'influence de la confirmation, reste convaincu qu'il vaut autant l'administrer à la façon grecque qu'à la façon latine. Les enfants arrivés à l'âge de raison ne subissent pas la moindre transformation ou modification après l'administration du sacrement ; ils conservent exactement les mêmes défauts, les mêmes vices, la même ignorance. Le Saint-Esprit se dérange donc bien inutilement, puisque les enfants confirmés ne deviennent ni plus sages, ni plus intelligents, ni plus scientifiques. C'est d'ailleurs un sacrement dont l'Eglise fait peu de cas, parce que c'est celui qui rapporte le moins.

Le sacrement de l'*Eucharistie* a été institué sur ces paroles du Christ, dites à la veille de sa mort : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » — « Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Et comme beaucoup de ses disciples se scandalisaient à ces paroles énigmatiques qui devaient être ou symboliques à la façon des Orientaux ou anthropophagiques prises à la lettre, le Christ, afin qu'on le comprit mieux, prit du pain, le bénit à la façon juive, le rompit et le donna à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez ; ceci est mon corps. » Il prit ensuite le gobelet où était le vin, le bénit, et le leur donna, en disant : « Prenez et buvez, ceci est mon sang. »

Ce langage était évidemment symbolique, figuré. Il signifiait, sans aucun doute, dans la bouche de celui qui se savait condamné par les prêtres, qui s'apprêtait à mourir par dévouement pour sa doctrine : « Chaque fois que vous serez réunis pour la Pâque, que vous romprez le pain pascal et boirez le vin bénit, rappelez-vous celui qui va souffrir pour vous, celui qui a cherché à vous émanciper du formalisme étroit et mesquin de la synagogue, des scribes et des rabbis, de celui qui a prêché la religion universelle, l'amour de Dieu et de l'humanité ». Il signifiait encore : « Partagez avec ceux qui ont faim et avec ceux qui ont soif ».

C'est bien ainsi que l'entendirent et le comprirent les premiers chrétiens. Le mystère de la *transsubstantiation* n'a été inventé que beaucoup plus tard, après de longues luttes et controverses qui remplirent les premiers siècles et durèrent du quatrième jusqu'au onzième siècle, pour se reproduire au XVIme, à l'époque de la Réforme.

Le Christ n'a pas davantage institué le *sacrement du mariage* qui existait avant lui dans la loi de Moïse.

Le Christ n'a pas institué le sacrement de l'*ordre*, car il était absolument hostile à toute hiérarchie sacerdotale. J'ai cité les paroles qui le prouvent au chapitre V de ce livre.

Le Christ n'a pas institué l'*Extrême onction* qui fut imaginée plus tard sur des paroles attribuées à saint Jacques.

Enfin et surtout, le Christ n'a jamais institué la *Confession*, ce cambriolage des consciences, cette école de vice et de luxure pour le clergé, de fausseté et d'immoralité pour les pénitents et pour les pénitentes surtout.

La Confession, que les premiers Pères et Docteurs de l'Eglise étaient unanimes à réprouver, que saint Chrysostôme, que saint Hilaire, que saint Augustin même, que

saint Jérôme enfin condamnaient (*), ne fut consacrée et rendue obligatoire qu'en 1215 par le 4e Concile de Latran, c'est-à-dire douze cents ans après Jésus-Christ.

De même que toute la puissance des Conciles, des évêques et du pape prétend se baser sur ces mots du Christ : « Quand vous serez deux ou trois réunis en mon nom..., etc. », et dont toute l'histoire de l'Eglise prouve la fausse interprétation, de même la confession se base sur d'autres paroles *attribuées* au Christ : « Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel ».

Lier et *délier* ne signifient nullement condamner ou absoudre.

Qu'un Dieu, quel qu'il soit, donne le pouvoir à des hommes d'intelligence limitée, soumis à toutes les imperfections, à toutes les passions, de lier, de délier, de juger, d'absoudre, de condamner en son nom et à sa place, leur remettre les balances de sa justice, s'oblige à confirmer leurs arrêts sans appel ni cassation, cela paraît tellement grotesque au premier abord, à tout homme sensé, qu'il faut supposer une absence complète de toute réflexion, de tout jugement, pour l'admettre un seul instant. Le prêtre, en effet, donne l'absolution à l'article de la mort à un misérable qui a pratiqué tous les vices pendant toute sa vie, à un assassin qui s'est couvert de crimes, que la terreur de l'au-delà ou du supplice font se repentir un instant, et cette absolution les sauverait de leurs iniquités devant Dieu, les mettrait en meilleure posture que l'honnête homme mort sans confession? Allons donc! C'est absurde, inadmissible, insoutenable. Ou le jugement du prêtre est définitif ou il ne l'est pas, et dans ce dernier

(*) Edit. du Bénéd. T. II p. 240-663. — Edit. du Bénéd. saint Hilaire in psal. 51. — Conf. saint Aug. I. X. CH. III. — Saint Jér. de Martini, T. II. p. 306-405, in psal. 91, 106.

cas est inutile, ou l'absolution lie Dieu, ou elle ne signifie rien du tout.

Ces paroles que l'on prête à Jésus-Christ, prises en ce sens d'ailleurs, sont en contradiction formelle avec ces autres paroles qu'il avait dites précédemment : « Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugés, car vous serez jugés selon que vous aurez jugé les autres. »

La Confession n'a donc été inventée et instituée par l'Eglise que parce qu'elle avait compris tout le parti qu'elle en pouvait tirer au point de vue de son omnipotence, de son autorité.

C'était un moyen pratique d'attirer les âmes à elle par l'appât de l'absolution. C'était enfin un instrument de police occulte à l'aide duquel elle pénétrerait les secrets les plus intimes, se rendrait compte exactement de ce qui se passe au sein des familles, accaparerait leurs biens par donations ou successions, arriverait à conjurer ou à briser les résistances, les complots, les révoltes anticléricales plus ou moins latentes, soit individuelles ou collectives, soit religieuses ou politiques.

La Confession est fatalement, par la force des choses, une école d'hypocrisie, de lâcheté, l'absolution une prime accordée au vice. Elle sert spécialement à entretenir les masses ignorantes dans l'asservissement aux volontés du clergé, à propager, au grand profit de l'Eglise, l'erreur, la terreur et la superstition.

La vraie religion du Christ, telle que la comprirent les premiers chrétiens, telle que la comprit François d'Assise et quelques autres disciples profondément honnêtes, eut sans aucun doute amélioré considérablement nos conditions d'existence sur la terre.

La religion du Christ, telle que l'ont enseignée les apôtres et les disciples, du IV[e] au XX[e] siècle, enveloppée de superstitions, soutenue par le fanatisme, par l'ignorance et la routine, infecte au contraire l'air ambiant d'un souffle

malsain, contagieux et délétère. Elle entretient et développe les préjugés, elle éteint le flambeau de la raison, met en déroute le bon sens, fausse le jugement, obscurcit l'intelligence.

XXII

De la vraie doctrine du Christ, simple, rationnelle, toute de paix, de charité et d'amour, il n'en reste donc rien qu'une étiquette mensongère, fallacieuse. L'Eglise Catholique Romaine ne représente aujourd'hui nullement la religion rêvée, **voulue** par Jésus-Christ. Elle en est l'antithèse.

L'Eglise s'est emparée du cadavre du glorieux et sublime martyre, en a pris possession, en a fait son bien, son emblème, et l'a promené à travers le monde, réalisant souvent de belles et bonnes choses, car il fallait bien qu'elle prit parfois le masque du dévouement et de la vertu pour dissimuler ses tares et ses vices; mais le souillant, d'autre part, le prostituant à toutes les sales besognes que nécessitaient ses passions de cupidité et d'ambition.

L'Eglise, humanitaire et socialiste d'abord, transformée ensuite en une vaste association sacerdotale ayant pour but, non le salut des âmes et le bonheur des peuples comme elle s'efforce à le faire croire, mais la domination, l'absorption des richesses privées et publiques, s'est merveilleusement organisée pour profiter de toutes les faiblesses humaines, de toutes les ignorances, de toutes les aspirations d'idéal, de toutes espérances, de toutes les terreurs.

L'Eglise, après avoir pris pour point de départ le

Judaïsme qu'elle persécute et poursuit aujourd'hui, a emprunté ses mystères et ses dogmes à toutes les religions de l'antiquité, les perfectionnant avec une adresse infinie, pour aboutir à une sorte d'**idolâtrie** dans laquelle l'Etre Suprême finit par disparaître en une trinité incompréhensible où il n'occupe plus que l'arrière-plan, comme un bon vieillard qu'on néglige, tandis que l'Homme-Dieu imaginé par le saint Jean de l'Apocalypse (*), discuté longuement par les premiers Pères de l'Eglise, officiellement imposé par l'Empereur Constantin trois cents ans après sa mort, occupe la première place.

La Vierge Marie occupe aujourd'hui la seconde. Il n'en était pas question à l'origine du Christianisme (**). Les apôtres prêtent même à Jésus quelques mots très durs à son adresse qui pourraient bien avoir été intercalés après coup par quelque antiféministe de l'époque. Saint Hesichius, patriarche de Jérusalem, plus féministe au contraire, avait affirmé que « Marie est le complément de la Sainte Trinité » (Totius Trinitatis Complementum), ce qui porterait la Trinité à quatre personnes. Le journal catholique le *Rosier de Marie* a pour épigraphe : « Tout,

(*) Eusèbe de Césarée, le père de l'Histoire ecclésiastique, déclarait en plein IVe siècle qu'il considérait l'Apocalypse de saint Jean comme très douteuse.

(**) Sur les quatre Evangélistes, deux, le second et le quatrième, ne contiennent aucune mention de la naissance miraculeuse de Jésus-Christ, n'y font aucune allusion et paraissent l'ignorer complètement. Dans le premier et le troisième Evangile, la fécondation miraculeuse de la Vierge par l'opération du Saint-Esprit paraît avoir été ajoutée après coup, car ils ne sont pas d'accord, et dans la suite de leurs récits, la conduite et le langage des personnages supposent constamment que Jésus est né, suivant les lois ordinaires, de Joseph et de Marie. Le dogme de la Conception Virginale date donc d'une époque postérieure à la mort du Christ. Elle a donné lieu d'ailleurs à de nombreuses discussions et controverses qu'il serait trop long d'énumérer ici. La Conception par l'oreille, mentionnée dans le bréviaire des Maronites, a été soutenue par plusieurs auteurs cités par Reghellini (Examen du Christianisme, etc. Paris 1831, T. III, p. 433). Plusieurs artistes se sont inspirés de cette tradition : dans une image conservée à Sainte-Marie-Majeure, à Rome, la colombe, qui représente le Saint-Esprit, introduit son bec dans l'oreille de Marie et la féconde par ce moyen.

dans le monde, se fait par Marie ; rien sans Marie. » Alors que reste-t-il à Dieu ?

Le temple n'est plus le sanctuaire du Dieu unique, du Dieu fort et jaloux de Moïse, du Dieu bon et juste de Jésus. Il devient la pagode de saint Pierre, de saint Jean, de saint Paul, de saint Thomas, de saint Joseph, de saint Sulpice, de sainte Clotilde, de saint Philippe, de saint Honoré, de saint Pancrace, de saint Exupère, de saint Antoine, de saint Ignace de Loyola, etc., etc., d'innombrables demi-Dieux ou déesses dont on a très habilement peuplé la cour céleste.

Après avoir divisé Dieu en trois parties distinctes, ce qui ne nous aide nullement à le mieux concevoir, on se met à dépecer l'Homme-Dieu lui-même, à établir un culte spécial et superlatif pour chacun de ses organes, pour chacune de ses fonctions essentielles. On avait voulu déjà, au XIVme siècle, comme je l'ai dit au chapitre XIX, fonder un culte sur le Sacré-Nombril de Jésus-Christ, lorsque cinq Conciles grecs décidèrent que Jésus sur le Thabor était éclairé par la lumière nombrilicale. On a recommencé, il n'y a pas bien longtemps, au XIXme siècle, à établir une dévotion toute spéciale, calquée sur celle-là, inventée par une visionnaire, Marie Alacoque, et son confesseur jésuite, le R. P. Claude de la Colombière (*), le culte du Sacré-Cœur dont il n'avait pas été question pendant dix-huit cents ans. Où s'arrêtera-t-on ?

La religion de Jésus était une religion simple, démocratique, égalitaire, une religion de plein air, de clarté vibrante, de charité, de pitié, de mansuétude, de miséricorde. Ses apôtres et ses disciples en ont fait une religion compliquée, noyée dans ses dogmes, dans ses mystères,

(*) La Sacrée Congrégation des rites s'occupe en ce moment à Rome de la béatification de l'habile confesseur de celle que tout le clergé du XVIIe et du XVIIIe siècle considérait comme une névrosée.

dans ses sacrements, une religion de catacombes, de ténèbres, d'intolérance, de manœuvres machiavéliques et souterraines.

Au lieu de glorifier la nature, la seule révélation que Dieu nous ait faite, nous ait permis de comprendre, au lieu d'exalter la vie, la force, l'amour que le créateur a mis en nous, ils ont fait de la nature un épouvantail qu'il ne nous est point permis d'aimer, ils nous ont donné une religion macabre spéculant sur les larmes et les misères humaines, sur la mort dont ils ignorent l'au-delà autant qu'un enfant qui vient de naître, exploitant toutes les faiblesses, toutes les défaillances, tous les désespoirs.

Au lieu de favoriser et de développer en nous les énergies vitales qui seules peuvent lutter contre les germes de décomposition qui nous guettent à chaque pas de la vie, au lieu de stimuler l'activité individuelle, les sentiments de solidarité sociale, les apôtres et les disciples ne cherchent, au contraire, qu'à nous atrophier l'intelligence, le cœur et le corps; l'intelligence en la forçant à se courber sous le dogme qu'ils ont inventé, en lui interdisant toute recherche, toute discussion, toute velléité d'indépendance; le cœur, en ligotant ses impulsions dans des règles étroites, en le portant à l'égoïsme par l'unique préoccupation du salut dont ils se prétendent les dispensateurs; le corps, en le considérant comme matière vile, honteuse et méprisable, en l'obligeant aux jeûnes, aux macérations, aux privations contre-nature.

Les apôtres et les disciples ne sont, en somme, que les continuateurs des rabbis, des scribes et des pharisiens. Vêtus comme des femmes en deuil, leur longue jupe répand autour d'eux une odeur de cadavre. Ils sont restés ce que Jésus-Christ les a qualifiés : « Hypocrites..., serpents..., race de vipères ».

Non! il ne leur appartient pas à ceux-là, Jésus, pas plus

que le soleil n'appartenait, n'obéissait aux prêtres d'Ormuzd ou de Mithra.

A ceux-là s'appliquent les paroles du Christ : « Plusieurs me diront un jour : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? N'avons-nous pas chassé les démons et n'avons-nous pas fait beaucoup de miracles en votre nom? — alors je leur déclarerai : — Je ne vous ai jamais connus. Retirez-vous de moi, vous qui avez commis l'injustice. » (Saint Matth. VII, 22, 23.) (*)

Il faut au prêtre de longs et surhumains efforts pour le dégager petit à petit des voiles opaques qui l'entourent et l'empêchent de regarder l'éclatante, l'éternelle vérité face à face. C'est un tour de force devant lequel la plupart échouent. C'est toute une éducation, toute une instruction

(*) Loin de ma pensée d'incriminer tout le clergé, tous les prêtres, tous ceux qui portent la soutane ou l'habit monastique. Je ne parle que des chefs, des théologiens auxquels il a été permis de faire des études historiques, philosophiques, scientifiques. Un grand nombre, le plus grand nombre même des moines et des desservants de paroisses, est de bonne foi, croit coopérer à une œuvre indispensable au bien de l'humanité, nécessaire à son salut.

Élevé dès le jeune âge, dès l'âge le plus tendre souvent, dans la superstition, dans le mysticisme familial, enfermé plus tard au séminaire dans une atmosphère de serre-chaude, hypnotisé par toutes les pressions morales ou immorales les plus tenaces, imprégné de toutes les subtilités théologiques les plus contraires à la logique et au bon sens, soumis à toutes les pratiques de dévotion si bien imaginées pour éteindre l'intelligence et la courber sous le joug des directeurs de conscience, enveloppé sans cesse d'une sorte d'envoûtement à jet continu, ignorant de tout ce qui se passe dans le monde autour de lui, sans une fenêrre ouverte jamais sur la vie réelle, sur le progrès qui marche et s'affirme, sans frottement avec ses contemporains qui luttent courageusement pour l'existence, détaché même de tout lien de famille et de patrie, le prêtre perd peu à peu toute personnalité, toute individualité, devient le rouage d'un mécanisme dont le vrai but lui échappe, se forme une nature, une mentalité à part, détraquée, monstrueuse que rien ne pourra plus redresser dans l'avenir.

S'il aperçoit quelque jour l'inanité de ses croyances, de ses dogmes absurdes, de sa scolastique pleine de mystères, de mots ronflants mais vides de sens, la lumière qui jaillit soudain éblouit et blesse ses yeux accoutumés aux ténèbres. Comme la taupe amenée de dessous terre au soleil, le sens de la vue atrophié ne distingue plus rien.

(Note de l'Auteur.)

à refaire, toute une ignorance à combattre par de longues et fortes études, tout un Empyrée fantastique, auquel on a cru jusqu'alors, à mettre au rebut. Les caractères bien trempés et les hautes intelligences parviennent seules à effacer l'empreinte presque indélébile qu'imprime le sacerdoce.

Le XIXe siècle nous a donné quelques hommes de cette trempe, le XXe siècle nous en fournira davantage.

Le XXe siècle secouera tout cela, ce mélange de judaïsme et d'idolâtrie combinés, façonné tout à la fois de monothéisme et de toutes les superstitions grotesques du moyen-âge.

Le XXe siècle reviendra à la vraie doctrine du Christ. Les masses commencent à s'accoutumer à penser plus librement. Les églises se vident, les désertions se font plus nombreuses dans le clergé. Des essais de néo-catholicisme, de réforme, d'indépendance vis-à-vis des évêques et du Vatican éclosent de toutes parts. La libre pensée, encouragée par la science, par des hommes d'un mérite transcendant, par la diffusion de l'instruction, des livres, des journaux prend sans cesse un plus vigoureux essor.

Au XXe siècle, sous le flot de lumière qui jaillira d'un suprême effort d'hommes honnêtes, indépendants et libres, sous l'impulsion de l'incessante poussée du progrès et de la civilisation que propagent de plus en plus des œuvres de saine logique, le bon sens des masses se détachera peu à peu des vaines et mensongères légendes, des théories théologiques et mystiques malsaines qui empoisonnent la vie de stupides fantômes et de folles terreurs.

Au XXe siècle, de nouveaux apôtres surgiront et établiront sur les quatre Evangiles divergents, contradictoires, pleins d'erreurs, d'invraisemblances choquantes, que les théologiens eux-mêmes commencent à abandonner,

le véritable Evangile du Christ, l'Evangile de charité, de fraternité, de tolérance et d'amour, celui que l'Eglise aurait dû enseigner depuis longtemps si elle n'avait préféré spéculer sur l'ambiguïté, sur l'inconséquence des textes, sur la stupide crédulité, sur l'insondable bêtise humaine.

Au XXe siècle, un nouvel Evangile nous ramènera au Christianisme primitif, à la vraie doctrine de Jésus de Nazareth, doctrine si simple et en même temps d'une conception si haute qu'il a condensée en ces quelques mots : « *Aimer Dieu et aimer l'humanité. Cela résume toute la Loi.* »

Aimer Dieu, non pas dans les fantastiques créations de l'imagination humaine, dans les visions apocalyptiques, dans des rêves d'hystérie que de prétendues révélations nous ont présentés sous tant de formes diverses, mais dans *la nature*, la seule manifestation divine d'existence, d'énergie, de puissance, de majesté que Dieu nous ait permis de voir, de comprendre.

Cette manifestation grandiose, a portée de nos sens, analysée et étudiée avec l'intelligence et l'âme, c'est-à-dire avec la science, la raison et le cœur, est vraiment digne d'admiration, d'adoration. Quels monuments, quels chefs-d'œuvre d'architecture, quels travaux sortis de la main des hommes peuvent être comparés aux splendeurs de l'œuvre de la nature? Le Christ n'a-t-il pas dit : « Considérez comment croissent les lys des champs. Et cependant je vous déclare que Salomon même dans toute sa gloire n'a jamais été vêtu comme aucun d'eux. »

La nature est en effet l'unique révélation. Il n'y en a point eu d'autres. La nature est le miroir de la splendeur de Dieu. le Christ l'avait compris.

Aimer Dieu, cette force invisible qui anime, donne la vie et le mouvement à toute matière, la transforme indéfiniment, la mène vers un but, si l'on peut appeler but ce qui est éternel, but que nous ne connaissons pas et ne connaîtrons jamais sur la terre.

Aimer Dieu, l'Etre Suprême, incommensurable, qui dirige des myriades de mondes, peuplés sans doute comme le nôtre, évoluant autour de myriades de soleils; l'Etre suprême, infini, dans le domaine duquel des millions de milliards de lieues ne sont rien encore, puisque l'espace est sans limites, ce Dieu que les apôtres et les disciples ont fait tout petit, à notre image, à notre mesure microscopique, sorte de monarque plus ou moins capricieux, affligé de toutes les mesquineries, de toutes les faiblesses humaines, uniquement préoccupé de ce que nous faisons ou ne faisons pas sur la terre et qui serait le plus malheureux, le plus misérable, le plus à plaindre de tous les êtres si les moindres de nos actions devaient lui causer joie ou tristesse, plaisir ou douleur.

Aimer l'humanité, parce que tout ce qui a été créé est né pour l'amour, ne peut vivre, ne se procrée et ne s'éternise que par l'amour.

Dieu ne nous a pas donné l'intelligence et le cœur pour faire œuvre de destruction et de ténèbres.

S'il peut exister un blasphème, un péché, un crime contre Dieu, ce que je ne crois pas, car l'Etre Suprême ne peut se concevoir qu'immuable et invulnérable et tant au-dessus de l'humanité que nos actes mauvais ne peuvent blesser que nous et nos semblables, c'est le crime d'étouffer l'intelligence et la raison, de mettre obstacle à

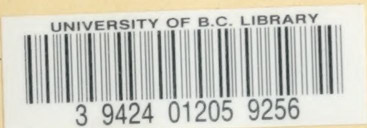
l'amour fraternel, universel, qui seul peut amener plus de civilisation, plus de bien-être, plus de bonheur dans notre existence éphémère, c'est le crime de pousser les hommes au fanatisme, à l'intolérance, à l'égoïsme, à la haine que seules peuvent vaincre la science et la raison.

Ce crime-là, toutes les religions des siècles passés l'ont commis au seul profit du petit nombre de ceux qui les ont exploitées.

« Quand la science n'arrive pas à dominer la superstition, a dit Ernest Renan, la superstition étouffe la science. Entre ces deux forces opposées, le duel est à mort. » (*)

FIN

(*) Ernest RENAN : *Les Apôtres*, p. 327.


UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 01205 9256